

Défrichements de Geoffroi de Monmouth III

Nenad Ivić
Faculté des Lettres, Zagreb

Après avoir décrit la conception historiographique de Geoffroi et les présupposés épistémologiques de sa recherche dans les fascicules précédents, l'auteur analyse, dans cette section, les attitudes et les stratégies discursives du faiseur de l'histoire, notamment sa conception de la recherche rhétorique et étymologique ainsi que son procédé de légitimation.

L'Etat civil

Au Moyen Age, un oeuvre était rarement parée d'originalité; son auteur affectait le plus souvent l'humilité ; il s'effaçait devant les sources le plus connues et les récits universellement appréciés. La valeur d'une histoire était indissolublement liée à la valeur de ses sources; sa qualité découlait de la véracité de ses témoins et de la gloire des témoignages invoqués ou suivis. La **narratio rei gestae** dépendait presque entièrement de la passion du souvenir que les gardiens de la mémoire sociale et les hommes avides de passé entretenaient autour des **res gestae**: seule une action déjà conservée dans la mémoire des hommes devenait mémorable et historique. Toutefois, pour les temps récents, le témoignage direct de l'historien l'emportait largement sur ce qu'on pouvait lire dans de doctes traités: les yeux valaient plus que la lettre. Pour les temps anciens, dont les témoins oculaires étaient morts depuis longtemps, la lettre seule subsistait; force était à l'historien de traduire, de copier, de compiler ou de reconstruire le cours raisonnable des événements passés. Souvent ce passé gardait jalousement le secret des destins humains; souvent ces secrets ne transparaient que sous la forme de la **vulgaris opinio**, du raconter crasseux et répugnant; souvent les sources écrites, quand il y en avait, différaient sensiblement l'une de l'autre: toute personne qui, au Moyen Age, s'intéressait au passé, butait sur les silences, les bruits suspects et les sources contradictoires. L'historien et le faiseur de l'histoire devaient retrouver une voix historique, voix qui amortissait l'action maléfique du bruit, faisait parler les silences et taire les contradictions, qui doublait la voix du témoin pur, de celui qui relatait les **res visae**. Pour faire de l'histoire véridique, il leur fallait, au moins en apparence, retrouver des témoins véraux.

L'historien entreprenait sa recherche par la constatation d'une variété, d'un désaccord des sources ou, comme le disait Guibert de Nogent, de la *dissonantia*.¹ Le faiseur de l'histoire, plus attentif aux silences des sources écrites et aux bruits de la fable, commençait son récit par la constatation du manque, du désaccord qui provenaient du silence des *auctoritates* et de la pression bruyante de la *vulgaris opinio*:

«Toutes les fois qu'il m'arrivait de penser aux rois de Bretagne, au temps où de pareilles choses occupaient fortement mon esprit, avec étonnement je m'apercevais du fait que, sauf quelques remarques éparses dans les traités dignes de confiance de Gildas et de Bède, je n'ai rien retrouvé d'écrit sur les rois qui ont gouverné l'île avant l'Incarnation de Christ, ni sur Arthur et d'autres qui se sont succédés après l'Incarnation. Et pourtant leurs gestes sont dignes d'une louange éternelle; d'autres peuples en gardent la mémoire et les content comme si elles étaient joyeusement mises par écrit.»²

Geoffroi de Monmouth, qui mit ces lignes au début de son *Historia regum Britanniae*, ne marchait pas sur les terres défrichées de l'histoire, où les *auctoritates* se donnaient la main et où le désaccord provenait de l'écriture véridique; ce faiseur de l'histoire longeait les lisières du savoir historique, où le récit historique se mêlait au rêve politique et au songe fantasque et délirant, où le brouhaha du rustre contredisait le verdict silencieux des maîtres à penser; sa *dissonantia*, son désaccord, provenaient d'un silence et d'un bruit. Et comme ces maîtres se sont tus, il lui fallait faire parler le bruit de façon raisonnable afin d'anéantir les contradictions et d'harmoniser le désaccord.

Le joyeux et persistant bruit d'autres peuples amena Geoffroi à conclure que les traités dignes de confiance comportaient des lacunes fâcheuses; dans le paragraphe suivant, il décrit le moyen qu'il avait trouvé pour les combler de façon digne et acceptable:

«Ces pensées-là préoccupaient mon esprit, lorsque j'obtins de Walterus, archidiaque d'Oxford et grand connaisseur des histoires exotiques et de l'art oratoire, un livre vétuste, écrit en britton, où étaient narrées, d'une façon bien ordonnée et dans un langage fort beau, les actions de tous les rois, de Brutus, premier roi des Brittons, jusqu'à Cadwallader, fils de Cadwallon. Sollicité et éclairé par Walterus, j'entrepris de traduire ce livre en latin. Toutefois, je n'ai pas cueilli de mots fleuris dans les jardins d'autrui: je me suis contenté de ma plume et de mon propre style rustiques. Car, si j'avais chargé mes pages d'emphatiques mots, j'aurais ennuyé mes lecteurs et ils se seraient intéressés plus à la découverte de leur sens qu'à l'intelligence de l'histoire.»³

1. Cf. Bernard Guenée, op. cit., p. 132: «Une démarche critique ne peut s'amorcer que par le constat d'un désaccord (*varietas*, *diversitas*, *repugnantia*, *dissonantia*) des sources».

2. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, I, 1-10, p. 71: «Cum, mecum multa et de multis saepius animo revolvens, in historiam regum Britanniae inciderem, in mirum contuli quod, infra mentionem quam de eis Gildas et Beda luculento tractatu fecerant, nihil de regibus qui ante incarnationem Christi inhabitaverant, nihil etiam de Arthuro caeterisque compluribus qui post Incarnationem successerunt reperissem, cum et gesta eorum digna aeternitate laudis constarent, quia a multis populis quasi jocunde inscripta et memoriter praedicarentur.» Je traduis.

3. *Historia rerum Britanniae*, éd. Farel, 2, p. 71-72: «Talia mihi et de talibus multotiens cogitanti obtulit Walterus, Oxenefordensis archidiaconus, vir in oratoria arte atque in exoticis historiis eruditus, quendam britannici sermonis librum vetustissimum, qui a Bruto, primo rege Britonum, usque ad Cadwalladrum, filium Cadwallonis, actus omnium continue et ex ordine perpulchris orationibus proponebat. Rogatu itaque illius ductus, tametsi infra alienos hortulos phalerata verba non collegerim, agresti tamen stylo propriisque calamis contentus, codicem illum in latinum sermonem transferre curavi. Nam, si ampullosis verbis paginam illivissem, taedium legentibus ingererem, dum magis in exponendis verbis quam in historia intelligenda ipsos commemorari oporteret». Je traduis. Le texte de Hammer concorde avec celui de Faral.

A côté du prestigieux passé narré dans les Ecritures et élaboré par les *auctoritates*, il existait, dans la bouche et dans la mémoire des hommes du Moyen Age, un autre passé qui suivait les chemins tortueux des l'oralité et qui racontait la geste des rois glorieux et presque oubliés. Ces narrations, qui ressemblaient fort à l'histoire, prirent, aux yeux des hommes cultivés et des grands avides de passé, forme d'agaçant bruit utile mais quelque peu farouche: le faiseur de l'histoire s'acharna, puisqu'il s'agissait d'un bruit historique, de l'amener à la raison. Ce bruit dut emprunter les voies de l'écriture; le cours de ses narrations dut obéir aux signes célestes. Le faiseur de l'histoire transforma l'innommable mélange de la vie en grimoire et appliqua au délire, comme l'avait déjà suggéré Guillaume de Malmesbury, les règles de la raison: ce pan de littérature fantastique qui s'ignorait, gonflé de représentations délirantes des faits presque oubliés, fut trié, broyé, éclairé par la raison, soumis aux axiomes de la science exégétique, assujéti aux lois de l'ordre raisonnable des choses et refait dans l'esprit de la poétique divine de l'histoire. Geoffroi de Monmouth n'était certes pas le seul à accomplir cette tâche immense; il est le seul qui ait écrit sur ces choses et qui nous ait laissé une trace lisible de ce phénomène. Il ressemble, et c'est notre conception de l'histoire qui nous a conduit à le voir sous ce jour, au symbole d'une pratique constante et pluriséculaire des lettrés du Moyen Age dont il a écumé les résultats vite oubliés. Son oeuvre, triste résidu écrit d'un temps riche et lointain, dessine les contours de la partie découverte d'un iceberg culturel dont la partie cachée plonge dans les ténèbres de la parole échangée entre ses mécènes, ses lecteurs, ses modèles et lui-même. Dans l'*Historia regum Britanniae*, les barbares qui chassaient leurs sangliers dans les forêts celtiques et engloutissaient, comme Gwawrddur gallois, les corbeaux⁴, les traîtres, les mages mécréants et les héros réériques empruntèrent les allures de nobles patriciens, de vassaux félons, de pieux évêques, de sages prophètes chrétiens et de rois justiciers, pénétrés par les idéaux féodaux. Les mécènes et les lecteurs de l'oeuvre s'attendaient à ces changements; tout le monde connaissait ces vagues rumeurs historiques; ainsi ne surprisent-ils personne sauf quelques historiens qui gardèrent, dans cette chasse au passé frénétique, leur tête et vomirent, comme Guillaume de Newburgh, leur haine quelques décennies après. Geoffroi fit ce qu'on attendait de lui: avec son grimoire, avec ce livre mystérieux que l'archidiacre d'Oxford lui avait offert, il consolida les fondements du palais imaginaire et historique de la culture chevaleresque. L'*historia* qu'il écrivit devint un parachèvement: non pas celui du passage, qui se faisait attendre, de la *civitas terrestris* à la *civitas coelestis*, mais celui d'une partie de la *civitas terrestris* qui concernait de près l'arriviste et opulent pouvoir normand. Les historiens racés comme Guillaume de Malmesbury croyaient fermement à la valeur des témoignages directs, voyageaient pour observer les vestiges du passé et snobaient les rumeurs, la *vulgaris opinio*; en se reposant sur l'autorité de Gildas et de Bède, ils voulaient continuer leur oeuvre; empreints de l'universalisme d'Orose et de Jérôme, ils se voyaient comme des continuateurs d'illustres prédécesseurs⁵; dans les diverses histoires du peuple anglais qu'ils écrivirent, ils continuèrent, à l'aide de leur propre expérience, les écrits des grands historiens. Le grimoire du faiseur de l'histoire n'était pas destiné à continuer ces récits prestigieux; Geoffroi ne s'intéressait pas à la gloire récente mais aux fondements du

4. Cf. Jarman, op. cit., p. 3.

5. Cf. Guillaume de Malmesbury, *Gesta regum Angliae*, prologue du livre 1, p. 2; cité et expliqué par Gransden, op. cit., p. 169.

lustre ancien; il travaillait sur le silence des grands et sur les rumeurs des petits; il voulait combler les lacunes béantes; il fignolait les récits de l'innommable mélange de la vie. Sous sa plume et à l'aide du grimoire, ces récits se transformèrent en histoire concurrente, propre à combattre le silence des auctoritates et à parachever leur ouvrage. Fignoler lui importait au moins autant que parachever: on ne fonde pas le lustre ancien d'un pouvoir sur l'innommable mélange de la vie, sur le brouhaha qui se fait autour de faits presque oubliés et sur les rumeurs crasseuses; fignoler aboutissait à un langage sobre, fort, noble et articulé.

Le grimoire britton, ce livre vétuste qui narrait la geste des rois de Brutus jusqu'à Cadwallader, Geoffroi le tenait d'un érudit, rompu, à la fois, aux histoires exotiques et à l'art oratoire. Appelé à justifier son silence sur l'adultère funeste de Mordred et de Guenièvre, il s'expliqua un peu plus sur cette source mystérieuse:

«Sur ces choses-là (i. e. l'adultère de Guenièvre), ô prince auguste, Geoffroi de Monmouth préfère garder le silence; néanmoins il va exposer, brièvement et dans son style rustique, ce qu'il a entendu de Walterus d'Oxford, grand connaisseur de l'histoire et du conte, et ce qu'il a trouvé dans le récit britton déjà mentionné: les batailles qu'a livrées à son neveu cet illustre roi, revenu victorieux d'Angleterre.»⁶

De nouveau le nom de Walterus est associé au grimoire précieux; de nouveau Geoffroi souligne ses qualités de conteur et d'antiquaire; la source mystérieuse, cependant, n'est pas affublée du nom prestigieux du livre: il s'agit simplement d'un récit en britton, du *britannicus sermo*. Walterus, ce *superlative rhetoricus*, comme l'a appelé Henri de Huntingdon⁷, semble être indissociable de la source: il avait même apporté le livre de Bretagne⁸. Récit oral, fruit d'une ample connaissance de l'histoire et des contes exotiques, ou livre écrit selon les règles de l'art oratoire, le grimoire de Geoffroi tire toute sa valeur de la personne d'archidiacre d'Oxford: le savoir de l'érudit, les contes qu'il a racontés et les livres qu'il a prodigués combler les lacunes fâcheuses de l'histoire des *auctoritates*. Walterus garantissait, par son savoir, sa position sociale et sa renommée, la véracité des informations fournies. De même que le grimoire, cette amorce de l'*historia verax*, a remplacé, dans la pensée de Geoffroi, les *fallaces fabulae*, de même l'armée de *Britones* délirants s'est transformée en savoir et en culture d'un seul homme cultivé, lettré et digne de confiance.

Les idées semblent toujours venir à Geoffroi d'en-haut: en insérant dans son histoire les prophéties de Merlin, il s'assura de la bienveillance d'Alexandre de Lincoln, protecteur des historiens anglais, évêque normand bien placé à la cour et lié au parti de la reine Mathilde⁹, Alexandre l'encouragea à mettre par écrit les rumeurs divulgués sur Merlin, de *Merlino divulgato rumore*¹⁰. Geoffroi s'effaçait volontiers, semble-t-il,

6. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 177, 1-6, p. 274-275: «Ne hoc quidem, consul auguste, Galfridus Monemutensis tacebit, sed, ut in praefato britannico sermone invenit et a Waltero Oxenefordensi, in multis historiis peritissimo viro, audivit, vili licet stylo, breviter tamen propalabit quae proelia inclytus ille rex, post victoriam istam in Britanniam reversus, cum nepote suo commiserat.» L'édition Hammer concorde; je traduis. Le mot *sermo*, que Geoffroi emploie ici pour désigner le *liber vetustissimus* ou son grimoire, peut bien indiquer aussi une conversation prolongée dans laquelle s'est profilé le plan de l'ouvrage: cf. les significations du mot '*sermo*' que donne Du Cange: '*tuitio*', '*homilia*', '*ratio*', '*contentio*'.

7. Tatlock, op. cit., p. 424.

8. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 208, 1-9, p. 303.

9. Tatlock, op. cit., p. 444.

10. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 109, 1-9, p. 189.

devant la gloire des dignitaires qu'il invoquait; leur savoir et leurs désirs ennoblissaient le langage suspect et les rumeurs crasseuses dont il se servait à la dérobée; cet archidiacre bon rhétoricien et cet évêque grand politicien faisaient pour l'humble faiseur de l'histoire figure du garant idéal et sûr de ses propos: d'une telle source ne pouvait couler que l'histoire véridique. L'appui d'un dignitaire de la cour ou de l'église était, à l'époque, salutaire à toute entreprise livresque; tous les écrivains le sollicitaient avidement pour parer leurs ouvrages de grands noms. En implorant le secours de Walterus et d'Alexandre, Geoffroi n'essaya pas uniquement de se procurer des bénéfices; il présente ces deux savants comme ses complices. Complice aussi à ses yeux était Robert de Gloucester, auquel Geoffroi dédia son ouvrage: Geoffroi le pria de corriger, avec son savoir et ses conseils, les produits de son médiocre talent.¹¹ Cette complicité ardemment désirée, ce savoir et cette sagesse prodigués par d'autres hommes cultivés, ces contes exotiques et ces conseils précieux et avidement recueillis, ce livre, ce grimoire enfin, dévoilent les premiers symptômes de la future épidémie arthurienne: tout le monde connaissait par oui-dire ce que Geoffroi allait exposer dans son *Historia*; non seulement les grands mais aussi les petits en étaient infectés; il s'agissait vraiment de l'innommable et bruyant mélange de la vie. Geoffroi en sut tirer l'essence historique: tous ces noms pompeux de hauts dignitaires nommaient pour lui l'innommable. Ils marquent les tournant d'une astucieuse stratégie des témoins et des sources, conçue afin de saisir, avec de lourds outils livresques, l'insaisissable rumeur volage.

La stratégie des témoins et des sources à l'aide de laquelle Geoffroi tissait ses liens terrestres avec le pouvoir et la sagesse ressemble fort aux stratégies des littérateurs et des chroniqueurs du Moyen Age: les littérateurs commençaient ou finissaient leurs ouvrages le plus souvent en nommant leurs mécènes, le genre de leur travail, qui se réduisait à la traduction ou à la translation, et en alternant le je de l'auteur et son propre nom; les chroniqueurs et les historiens du XIVe siècle usaient de formules semblables, presque juridiques: après la mention du je de l'auteur, du témoin idéal, ils apposaient leur signature, précisaient leur position sociale et décrivaient le travail qu'ils entreprenaient¹². Clerc promis aux grandes fonctions ecclésiastiques, Geoffroi signa plusieurs fois des chartes en qualité de témoin¹³; cette pratique juridique lui était bien connue; il savait, semble-t-il, que la signature d'un notable était nécessaire à tout document important. Fin lettré, il connaissait bien les moeurs des littérateurs et des historiens de son temps: il cita Henri de Huntingdon, Guillaume de Malmesbury et Caradoc de Llancarvan dans son *Historia*¹⁴. Deux siècles avant les historiens français,

11. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 3, p. 72: «Opusculo igitur meo, Roberte, dux Claudiocestriae, faveas, ut sic, te doctore, te monitore, corrigatur quod non ex Gaufridi Monemutensis fonticulo censeatur exortum, sed, sale Minervae tuae conditum, illius dicatur editio, quem Henricus, illustris rex Anglorum, generavit, quem Philosophia liberalibus artibus erudit, quem innata probitas in militia militibus praefecit: unde Britannia insula tibi nunc, temporibus nostris, ac si alterum Henricum adepti, interno congratulatur affectu.» L'Ed. Hammer concorde.

12. Cf. Christiane Marchello-Nizia, *L'historien et son prologue: formes littéraires et stratégies discursives*, in Daniel Poirion éd., *La Chronique et l'histoire au Moyen Age*, colloque des 24 et 25 mai 1982, Paris: Presses Universitaires de Sorbonne, 1984, p. 16, 21 et 23.

13. Sur les chartes qu'a signées Geoffroi, voir H. E. Salter, *Geoffroy of Monmouth and Oxford*, *English Historical Review*, 34, 1919, p. 382-385.

14. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 208, 1-9, p. 303.

il affubla l'invocation des sources, ce procédé courant à son époque, des parures de la littérature et du droit: il nomma ses témoins, précisa leurs positions sociales et se fit humble traducteur de leurs idées, témoin d'un témoignage par définition véridique et digne de confiance. De cette façon il se ménageait une justification triple: celle de témoigner à bon droit, quoique indirectement, sur les faits anciens; celle d'entreprendre leur rédaction en latin; celle enfin de la matière traitée: les noms pompeux de Walterus, d'Alexandre et de Robert constituaient, aux yeux de ses contemporains, l'état civil de l'innommable mélange.

Le grimoire renouait avec les hauts parages de la sagesse divine; les témoins apprivoisaient les hommes et le pouvoir; ces deux directions de la stratégie se croisaient dans la personne d'archidiacre d'Oxford. Ce témoin sublime connaissait bien les histoires et les contes exotiques; il avait procuré à Geoffroi le grimoire précieux; il connaissait parfaitement la rhétorique. Astucieusement, le faiseur de l'histoire affecta l'humilité entière; il s'effaça devant le savoir de Walterus et devant son précieux livre britton: l'ordre, la raison et continuité étaient déjà dans la narration du grimoire puisque la geste des rois y était racontée **continue et ex ordine**; en plus, cette narration était belle, **perpulchris orationibus proposita**: le faiseur de l'histoire n'avait qu'à la transcrire. Mais cette beauté reconnue faisait problème. Toute raisonnable qu'elle fût, elle obéissait à d'autres règles d'expression: lours du travail de traduction, Geoffroi se vit obligé de faire face à l'embarrassant problème du choix de mots. Walterus lui montra le chemin à suivre. Ce grand connaisseur de l'art oratoire lui indiqua les jardins où il fallait cueillir les fleurs de la rhétorique afin que les lecteurs et les auditeurs comprissent et goûtassent sa narration. Ce témoin sublime se chargea, en effet, de tout: il procura les sources, garantit leur véracité et guida la plume de Geoffroi. Il nous est impossible de savoir s'il s'agissait vraiment d'une complicité entre l'humble faiseur de l'histoire et son illustre maître celtisant et antiquaire; quoi qu'il en fût, ce savant et le grimoire se fondaient dans la narration de Geoffroi. Walterus laissa, dans cette composition historique, la trace de son savoir juste et légitime, superposé à l'innommable mélange de la vie, prêt à être copié et universellement accepté.

La démarche critique de l'historien, fondée sur la **dissonantia**, tenait principalement dans le choix juste des faits; les historiens se souvenaient bien de cette leçon des maîtres de **trivium**:

«Comme vous le savez, tout savoir consiste à éviter et à choisir. En effet, la grammaire au tout commencement de la philosophie nous montre, quand on l'étudie, à choisir les choses qui conviennent à notre propos et à éviter tout ce qui pourrait nuire à notre but...»,

écrivait Othon de Freising dans sa **Chronica**.¹⁵ Le choix de mots qu'avait effectué Geoffroi à l'aide de Walterus n'était pas le choix d'un historien dont le but consiste à disposer raisonnablement des faits, mais le choix d'un rhétoricien, dont le but est de plaire, de louer, de faire comprendre et de persuader. Les historiens n'étaient pas insensibles aux grâces de l'art oratoire: comme le montre Othon de Freising, ils

15. Othon de Freising, *Chronica*, éd. Hofmeister, SRG, p. 4: «Scitis enim, quod omnis doctrina in duobus consistit in fuga et in electione. Ut ergo ab ea, quae accedentibus ad philosophiam prima est, grammatica ordiar, ipsa est quae secundum disciplinam docet eligere ea quae conveniunt proposito, et fugere quae impediunt propositum...». Cité par Lacroix, op. cit., p. 20.

réclamaient le secours de la grammaire lors de la composition de leurs narrations. Geoffroi a puisé un peu plus dans le trésor de la science des mots; c'est à cause de cela qu'il a tant insisté sur les connaissances rhétoriques de son principal témoin et sur l'entente, peut-être seulement symbolique, entre sa plume et le savoir de Walterus. La recherche de ce faiseur de l'histoire ressemble en effet assez peu au travail d'historien; elle se rapproche plus des signalements de littérateur. Plus qu'une enquête, une analyse des données contenues dans le précieux grimoire ou un contrôle des informations, elle se voulait une recherche dans le langage, une transformation de la beauté sauvage en une beauté admise et véritable, une traduction dans les mots justes et sobres, arrangés conformément à la poétique divine de l'histoire. Geoffroi désirait mimer la pure voix de l'historiographe divin qui parlait le beau et fort langage persuasif. Pour atteindre son but, il s'associa à la gloire oratoire de Walterus et explora à fond la science du langage, où le destin des mots, contenu dans la grammaire, se mêle au destin des choses et de la nature.

Geoffroi passa vite sur le contenu du livre; il en dit un peu plus sur les soins qu'il avait prodigués sous la férule de Walterus pour rendre à l'innommable mélange de la vie sa dignité; il s'entêta à définir son travail comme une traduction et rejoignit ainsi les usages des romanciers de son temps et non pas les procédés des historiens. Le plus souvent, et surtout quand il compilait, l'historien du Moyen Âge altérait considérablement les conclusions et les perspectives de ses sources en s'appuyant sur sa propre mémoire, sur les notes qu'il avait prises, comme Guillaume de Malmesbury lors de ses voyages et de ses entretiens avec les sages, ou sur les dossiers que le hasard et les intérêts avaient réunis dans les grandes bibliothèques. Le travail sérieux n'était pas concevable sans l'agrément de ces grands trésors livresques; les dossiers, comme celui sur Charlemagne ou celui sur l'Antiquité, étaient particulièrement précieux: l'historien y puisait à pleines mains et s'en vantait avec orgueil¹⁶. Son travail, surtout au temps de Geoffroi, ne ressemblait nullement à une traduction. Geoffroi, cependant, ne dressa que l'état civil de son grimoire, qui, d'ailleurs, pouvait ressembler à un dossier, réuni par les soins de Walters; sûr de ses sources, il affecta de traduire fidèlement en évitant d'expliquer directement sa méthode et de dévoiler le cheminement de sa pensée; il voulait, semble-t-il, livrer à son public une écriture sans ratures ni hésitations, sans marques de débats. Il ne contredisait ouvertement personne et se bornait uniquement à souligner les silences de ses prédécesseurs et de ses contemporains. En revanche, il revendiquait pour lui-même l'arrangement et le choix de mots, d'ornements et de figures, qui, d'ailleurs, découlaient de cette affectation de traduction et qui servaient à rendre la narration belle, claire, cohérente et conforme aux grands modèles. Au faiseur de l'histoire d'équilibrer la narration, de rendre son intelligence plus aisée: il superposait à l'ordre et à la continuité déjà existents, qu'il considérait comme un désordre, l'ordre et la continuité de l'art poétique et oratoire, tout en s'appuyant sur la gloire reconnue de son témoin principal; il ne cherchait pas la cohérence des processus historiques puisque ceux qui l'intéressaient étaient déjà inscrits dans la nature des choses, établis par les pères et comme garantis par la poétique divine de l'histoire et par la perspective du livre; il cherchait la cohérence de l'écriture, qui se réduisait aux valeurs argumentales

16. Cf. Bernard Guenée, *op. cit.*, p. 112-114.

de la narration et à la vraisemblance de son récit. Le langage avait jalousement gardé la mémoire des faits anciens que les hommes avaient recouverts de la crasse fabulatrice: Geoffroi s'attaqua à ses agencements.

Ce faiseur de l'histoire regardait l'innommable mélange de la vie comme un grimoire. C'était pour lui une narration ordonnée, une écriture. Son *historia* en était une aussi. En plus, il voulait traduire: de cette façon son travail s'accomplissait entre deux écritures et non pas entre une réalité et une écriture. Nourri de la rhétorique, de la grammaire et de l'art oratoire, cet univers narratif et pourtant historique laissait au chercheur beaucoup plus de liberté que l'univers proprement historique, fortement teinté de l'expérience sociale ou individuelle des actions humaines vues et vécues; cet univers du langage codifié était entièrement soumis aux lois d'analogie, d'allégorie et de vraisemblance qui démontraient la véritable nature des choses et la logique cachée du réel.¹⁷ Cet univers narratif était en quelque sorte plus vrai que les apparences du vécu. L'affectation de traduction allait dans cette direction: elle situait Geoffroi d'emblée dans ce monde plus vrai et lui permettait de ne pas se salir les mains avec l'enquête menée *in vivo*, d'ailleurs impossible. Tout ce qu'il voulait faire avec son grimoire, était de substituer les narrations aux lacunes, les lumières aux ténèbres et les procédés cultivés et véreux aux procédés apparemment sauvages et délirants. Il n'était pas en mesure de faire une enquête historique, d'isoler les événements importants, de considérer leur portée et de les comparer avec d'autres, plus connus, puisqu'il les tenait déjà, immuables et vrais mais recouverts malheureusement de la crasse de la fable. Il les relit, les réarrangea et les présenta de nouveau: l'aspect verbal des choses lui importait beaucoup plus que les choses mêmes. Sous l'apparence de traduction, Geoffroi réussit, tout en demeurant dans le domaine de l'historiographie, à fortifier ces liens avec la littérature et l'art oratoire qui étaient nécessaires à son entreprise. Ce tour de force d'un homme cultivé, moment fort de sa stratégie des sources qui s'accomplissait dans les légers écarts vraisemblables¹⁸, rendait possible sa pêche dans l'eau trouble d'une époque où le même propos servait aussi bien la fiction que la vérité.

La vérité de l'*Historia regum Britanniae* naquit ainsi d'un divorce avec les choses sensibles astucieusement préparé et caché sous les apparences de garants et de témoins prestigieux, que saint Augustin avait déjà posé comme principe de toute connaissance véritable. Bien que l'oeuvre de Geoffroi fût loin du providentialisme et du finalisme augustiniens, car il laissait ces grands problèmes à ceux qui traitaient de l'histoire universelle, les fondements de sa vérité restaient néanmoins fidèles aux principes de pensée et aux règles de connaissance qu'avait établis Saint Augustin. Puisqu'il ne pouvait pas voir ou interroger les témoins qui avaient assisté aux événements glorieux, Geoffroi affectait de mépriser le côté sensible des choses, ce qui mettait sa recherche du côté des *intelligibilia*: il perpétuait dans le temps les générations qui découlaient de la *recapitulatio Adae*, c'est-à-dire il exemplifiait les données de la poétique divine de l'histoire et les implications que le concept du livre entraînait avec lui. En jetant le voile

17. Sur la logique cachée du réel, voir Robert Guiette, op. cit., p. 34-35.

18. Cf. Michel de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Paris: Gallimard, 1975, p. 101: «La représentation – mise en zoéne littéraire – n'est «historique» que si elle s'articule sur un lieu social de l'opération scientifique, et si elle est, institutionnellement et techniquement, liée à une pratique de l'écart par rapport aux modèles culturels ou théoriques contemporains».

d'une écriture ordonnée sur l'innommable mélange de la vie, il s'appuyait tacitement sur l'immuable pour rendre manifeste sa vérité cachée et fugitive. Vue sous ce jour, sa démarche mimait le procédé d'historien et c'était ce qu'il, semble-t-il, avait voulu. Les historiens, ces continuateurs, n'admettaient volontiers leur recherche que pour leur propre temps ou pour le temps de leurs témoins vivants, ce qui couvrait tout au plus une soixantaine d'années¹⁹: ils montraient là leur curiosité d'historien et leur sagacité d'enquêteur. Pour les temps reculés, ils se résignaient à copier les *auctoritates* ou quelque autre traité digne de confiance. Eux aussi, ils entraient dans les univers purement narratifs quand ils voulaient traiter de temps anciens; leurs sources, toutefois, étaient connues de tout le monde cultivé; ils n'avaient pas besoin, comme Geoffroi, de minutieux états civils: une dédicace ou simplement les noms d'un Orose ou d'un Bède suffisaient à tout. Les historiens ajoutaient leurs narrations aux vastes cycles dont la vérité était déjà reconnue; pour la plupart, ils voulaient achever en continuant. Geoffroi voulait parachever en bouchant les trous; il voulait combler les lacunes des *auctoritates*; les grands cycles d'histoire l'intéressaient peu; il était plutôt du côté d'un terroir, d'une humanité parmi d'autres. Contrairement aux historiens, qui tenaient le divorce avec les *sensibilia* pour un achèvement, il le considérait comme une condition préalable et nécessaire à l'épanouissement de son histoire. De cette façon il s'écarta considérablement de la conception augustinienne de l'histoire, tout en fortifiant, par ses principes de connaissance, les fondements de vérité de son histoire.

Les historiens grecs et romains scrutaient les témoignages, épiluchaient les archives, écoutaient les traditions avec attention, voyageaient ou regardaient les événements se dérouler devant leurs yeux; où ils pouvaient, ils faisaient une enquête pour corroborer ou invalider ce qu'ils avaient vu ou ce qui leur était rapporté; ils écrivaient bien et leur style servait parfois de modèle aux historiens médiévaux. Rares étaient les historiens du Moyen Âge qui obéissaient au démon de l'enquête; surtout quand il s'agissait des temps anciens ou des lieux lointains, ils révéraient un dieu visionnaire et les rédacteurs de sa parole véridique; ils sentaient leur impuissance humaine devant le mystère des événements lourds de sens spirituels et célestes dont ils essayaient de transcrire l'image terrestre.

«En entreprenant d'écrire ce petit ouvrage, j'ai mis ma confiance non dans ma science littéraire, laquelle est sans doute infiniment légère, mais bien plutôt dans l'autorité d'une histoire spirituelle.»

ainsi, en invoquant l'aide de Saint Esprit dans la description des événements de la première croisade, commençait Guibert de Nogent son *Gesta Dei per Francos*.²⁰ Il mettait tout son espoir en Dieu parce qu'il savait que la vérité de son histoire débordait largement ses yeux; il sentait sa germination cachée dans le Verbe divin; il était sûr qu'elle ne décollait pas de la vie et des actes humains, qu'elle ne faisait que les traverser pour se constituer dans une réalité superposée et analogue, spirituelle et proche des visions. Les historiens médiévaux cherchaient l'histoire des lieux lointains les yeux fermés: tandis que les antiques trouvaient leur histoire devant leurs yeux ouverts, pour

19. Cf. Bernard Guenée, op. cit., p. 78-85.

20. Guibert de Nogent, *Gesta Dei per Francos*, P. L. 156, col. 681: «Ad praesentis opusculi executionem, multi mihi praebuit asum, non scientiae litteralis, cujus apud me constat forma pertenuis, ulla securitas, sed historiae spiritualis auctoritas...». Cité par Lacorix, op. cit., p. 110.

les historiens du Moyen Age elle dépendait de l'oeil interne, illuminé par Dieu; traitant de ces choses, ils voulaient passer pour des traducteurs fidèles d'une vérité déjà établie. De cette façon ils rejoignaient ou préfiguraient les procédés de faiseur de l'histoire. Geoffroi de Monmouth voulait aussi passer pour un traducteur. Il ne fouillait pas les ruines, ne lisait pas les inscriptions anciennes, ne perdait pas son temps dans les archives et ne conduisait nulle enquête auprès de témoins vivants ou morts. Il disposait de son prestigieux grimoire et du savoir de Walterus: cela suffisait à tout. C'était, essentiellement, un homme de plume qui sentait bien le poids de la parole juste et judicieusement ornée; la vérité qu'il vénérât n'était pas celle des *realia*; ses critères, décalés par rapport aux *realia*, appartenaient plutôt à la science chérie de son temps, à la science des mots. Geoffroi affectait l'humilité; son style rustique n'était bon qu'à soutenir la vérité du grimoire. Mais, tandis que les historiens invoquaient l'aide de Dieu, Geoffroi invoquait l'aide de la rhétorique et de l'art oratoire. Les historiens se cachaient derrière la vérité divine; Geoffroi se cachait derrière la poétique divine de l'histoire et derrière la science des mots et de leur agencement. Il était obligé à le faire car, contrairement à la parole divine, aux écrits des *autoritates* et aux histoires de grands antiques qui, dans leur pureté reconnue, préfiguraient des réalités plus vraies, son prestigieux et humble grimoire était loin d'être ordonné: il cachait de volatiles rumeurs contradictoires. Bien qu'il voulût passer pour un traducteur d'une narration historique, belle et ordonnée, son travail consistait premièrement en une organisation d'un savoir désordonné. Geoffroi ouvrit les yeux non pas pour prier Dieu mais pour contempler les secrets du langage: l'état civil de son histoire, son appel au livre et à la poétique divine de l'histoire lui servirent, en effet, à scruter le langage de son grimoire.

De la conception de Saint Augustin Geoffroi tenait aussi la justification de son motif principal, celui de parachèvement et de plénitude. Le grimoire, ce dossier qu'avait réuni Walterus ou cet innombrable mélange transformé en livre, était criblé de silences. Ses lumières n'étaient pas égales et Geoffroi aspirait à une lumière diffuse et chrétienne qui pouvait éclairer également tout ce passé méconnu et soudainement devenu intéressant, lumière qui serait un parfait simulacre de l'*illuminatio* et peut-être de la *visio beatifica*.²¹ Cette lumière douce qui rendait au passé sa plénitude et au bruit persistant sa dignité culturelle était, en même temps, le signe de la perfection atteinte d'une oeuvre parachevée, d'un travail béni et mené à son terme. Déjà Aristote définissait la perfection comme ce qui est mené à son terme: *perfectum est cui nihil deest*; le Moyen Age avait chéri, entre autres, cette définition.²² La perfection, cette idée vraisemblablement la plus importante pour les hommes cultivés, n'avait pu être achevée pour Geoffroi ni dans le domaine du sensible, celui du bruit et de la rumeur, trop proche des choses et de la folie; Geoffroi ne pouvait l'atteindre qu'à travers les narrations, et les livres (*tractatus luculentos et historiae ex ordine et continue propositae*), c'est-à-dire à travers le grimoire qui rapprochait la matière brute de la vérité des *intelligibilia*. Ainsi, pour s'assurer de la vérité de son histoire, Geoffroi dut-il rompre les attaches avec le sensible qui entravait la vérité de l'analogique et de l'intelligible, cachée aux yeux; ainsi ce faiseur

21. L'*illuminatio* et la *visio beatifica* étaient considérées comme des formes suprêmes de connaissance; cf. saint Augustin, *De doctrina christiana*, I, XXXV, 39.

22. Cf. Władysław Tatarkiewicz, *Dzieje szczytów pojęć*, Warsaw: Państwowe Wydawnictwo Naukowe, 1975 (trad. serbe, Beograd: Nolit, 1980, p. 342).

de l'histoire fut-il débarrassé de l'enquête et du témoignage et devint presque un poète en quête du simulacre de perfection et de vraisemblance tout en restant dans le domaine de l'histoire. La vérité de son histoire n'était possible que dans ce monde qui, tout en s'apercevant des valeurs du sensible, passait tout son temps à les transcender et à atteindre la vérité cachée.

Geoffroi voulait en finir une fois pour toutes avec le bruit et la rumeur et livrer à son public déjà bien renseigné une vision parfaite et achevée de cette geste des rois méprisée par les historiens et ignorée des *auctoritates*. Il ne pouvait l'accomplir qu'en se déplaçant du sensible vers les écritures et vers la poésie divine de l'histoire; il partit d'une loi de vérité pour aboutir à des signes terrestres, au destin des hommes; comme l'historien de notre temps, il créa ses propres sources. Il exhiba son savoir, qui n'était pas toujours celui des faits passés puisqu'il s'appuyait plus sur les lois de langage que sur les faits. Familiarisé d'avance avec le brouhaha qui se faisait autour de destins presque oubliés, qui, constitué longtemps avant lui, complétait heureusement les écrits des historiens anciens, imbu de l'idée de perfection, connaissant à fond les procédés des historiens et sûr de ses méthodes et de ses outils langagiers, il entreprit de rendre pur, stable et accessible ce volatile savoir crasseux, d'aider la vérité, incarnée dans les idées du livre et du parachèvement, à se manifester dans le cadre suprême de la poésie divine de l'histoire. Il voulait démontrer. Dès le début, sa démonstration de vérité se confondit avec celle de ses habiletés d'écrivain; l'impossible et nécessaire enquête fut supplée par la reconstruction du récit, par la juste application des règles de l'art oratoire. En décrivant les événements de ces temps antiques, ce faiseur de l'histoire ne témoignait pas, comme il devait le faire selon Saint Isidore, Conrad de Hirsau et les antiques, qu'il avait vu; il témoignait qu'il avait lu, entendu ou reconstruit, qu'il savait se servir de l'outil de vérité, de livres et de langage. Proche de l'histoire, il était aussi de la littérature et cela n'étonnait personne: les historiens racés usaient quelquefois de même artifice. Geoffroi prépara si bien ses sources et établit si judicieusement sa stratégie qu'il bénéficia également des vérités de l'histoire et des charmes de la littérature: curieusement, pour presque tous les lettrés de son temps, l'innommable mélange de la vie acquit ses lettres de noblesse de ce passage astucieusement ménagé du sensible et de la vision oculaire brouillée à l'intelligible parfait et pur de la lettre. La mise en forme convenable, l'état civil, l'exercice poussé de la rhétorique, l'appui sur la grammaire et sur la poésie divine de l'histoire tirèrent le faiseur de l'histoire du néant où le plongeaient ses délirantes sources crasseuses; par le parachèvement dans la langue et par le divorce avec les *sensibilia*, la geste des rois oubliée devint l'*Historia regum Britanniae*.

Le nom

Les historiens du Moyen Age, qui précédèrent de quelques décennies la grande époque de témoignages directs d'un Villehardouin, transcrivirent fidèlement les récits des événements anciens qu'ils prenaient en quelque sorte pour les événements mêmes. Ils participaient à une vision et, en invoquant l'aide de Dieu, narraient plus qu'ils ne construisaient une suite de faits. L'image qui prenait forme à partir de leurs narrations était colorée des couleurs que leur fondamental quotidien réservait au monde de leurs prédécesseurs. Ils travaillaient sur des textes dont la vérité était largement acceptée et goûtée; la vérité de leurs narrations cependant dépendait entièrement d'eux. Les mots de l'historien n'avaient qu'un seul sens, immédiatement perceptible; leur force était de faible portée: leurs compositions historiques appartenaient au littéral. Le mot de l'histoire ne ressemblait nullement au mot de l'Écriture Sainte: la glose et l'exégèse n'y dévoilaient aucun sens caché et mystique; la narration historique n'était qu'un exemple du sens historique de l'Écriture Sainte, un accomplissement de l'exégèse biblique, une déduction faite et complétée, un dévoilement parfait des ténèbres du passé qui démontrait, incarné dans les hommes, le mécanisme abstrait de l'univers. Les historiens, eux aussi, devaient scruter le latin de leurs sources; ils le faisaient pour mieux comprendre les récits, qui, dans la plupart de cas, étaient fort clairs. Or les récits que scrutait Geoffroi, son grimoire et ses histoires joyeuses, n'étaient nullement clairs; quoique racontés d'une façon bien ordonnée et dans un langage fort beau, ils appartenaient au délire de la rumeur et non pas à l'histoire raisonnable des *auctoritates*; le grimoire n'était qu'un voile analytique jeté sur l'innommable mélange de la vie. Afin de rapprocher ces *nugae* de la sagesse, Geoffroi dut les nettoyer de la crasse délirante du temps et retrouver leur tuf vérac. Il projeta la science sur le langage pollué, replia sur lui-même ce matériau linguistique et construisit sa vérité historique à partir des similitudes, des contingences, des proximités et des connivences de mots. Il suivit le chemin dees origines de mots qui débouchait sur les événements mémorables et mémorés de travers et chercha dans leur germe conventionnel le germe de l'acte humain.

Pour les savants du Moyen Age, ce procédé n'avait rien d'étonnant; les hommes cultivés, dont le savoir était presque entièrement une affaire de langage, sortaient rarement de leurs palais imaginaires et lexicaux. Plus qu'aux choses, ils s'intéressaient aux noms qui les désignaient, à leurs destins et à leurs agencements. Beaucoup plus que le regard, l'étude approfondie de la grammaire, de la rhétorique et de l'étymologie révélaient, pour eux, les secrets de la nature des choses. Dans les temps antiques, Varron avait établi une science verbale basée sur le retour étymologique où l'origine du mot se confondait avec son lieu de naissance, son *locus*. Saint Augustin voyait dans l'étymologie un reflet de l'union désirée entre l'homme et Dieu; Saint Jérôme élucidait, à travers l'histoire des noms, le sens des événements passés. Saint Isidore fit de l'étymologie l'arme la plus puissante du savoir; la science des origines de noms égalait pour lui la science des choses; cette pensée, qui organisait tout le savoir humain à partir des données étymologiques, représentait, même dans ces temps imbus de valeurs du langage, un idéal et un cas extrême. Néanmoins, l'importance de l'étude de mots restait très grande dans toutes les branches de la science médiévale, dans l'historiographie

aussi bien que dans la théologie ou dans la littérature.¹ Marbode croyait fermement que l'étymologie avait une valeur de connaissance théorique; les rhétoriciens du XII^e siècle la rangeaient parmi les lieux de l'invention; les littérateurs chérissaient cette explication et cette description qui leur permettaient de corriger leurs expressions; pour les historiens, scruter les noms des lieux et des personnes était une véritable passion.² Pour atteindre la vérité des choses et pour organiser son savoir, le lettré du Moyen Age empruntait volontiers le chemin qui allait des *nomina* aux *res*.

Ce chemin était double. Le savant pouvait scruter le nom en profondeur, démêler son origine, établir la chaîne de la *derivatio*: Saint Isidore écrivait, par exemple, que le mot *rex* tirait son origine de *regendo* et de *recte agendo*; l'île d'Avallon, disait Giraud le Cambrien, tirait son nom «d'aval, qui voulait dire pomme en breton, parce que pommiers et pommes abondaient en ce lieu, ou d'un certain Vallon, jadis maître de ce territoire».³ Ou il pouvait considérer le nom en tant qu'une unité composite et définir la chose en le décomposant: selon les règles de l'*expositio*, Ordéric Vital expliquait l'origine et le sens de la ville de Rouen, en latin *Rodomus*, par *quasi Romanorum domus*; Raoul Glaber préférait à toute explication par dérivation, apparentée au nom d'empereur Aurélien, celle qui disait la ville d'Orléans située au bord de la Loire: *dicitur Aureliana, quasi ore Ligeriana*.⁴ Bien qu'ils nous semblent délirants aujourd'hui, les procédés de la *derivatio* et de l'*expositio* menaient, tous les deux, vers le savoir et vers la vérité à travers la libération de la force du mot; ce repliement particulier du langage sur lui-même mettait, pour les hommes cultivés du Moyen Age, en relief l'origine de son sens. Ce retour aux origines, ce chemin parcouru et retracé sur le parchemin, ces lettrés le tenaient volontiers, au moins jusqu'à Abélard, pour la vérité des choses.

Ces étymologies étaient, semble-t-il, le premier point fort de la narration historique, le premier lien qui unissait, pour Geoffroi, son récit sur le passé avec le savoir et la sagesse; comme le sont, à notre époque et dans un genre narratif que nous croyons différent de l'historiographie, les noms de pays et de personnes de la **Recherche du temps perdu**, elle unissaient le présent au passé. Joseph Vendryes, dans son **Choix d'études linguistiques et celtiques**, condamna, en bon scientifique, les étymologies proustiennes et dénonça son charlatanisme; il parla au nom de la science et démontra, point par point, leur caractère fictionnel.⁵ Cette démonstration, et la démarche intellectuelle qui la fit, n'était pas loin de la démarche des critiques littéraires et des historiens comme Edmond Faral, Antonia Gransden et J. S. P. Taltlock qui, en partageant le même rêve scientifique que Vendryes, virent dans la plupart des étymologies de Geoffroi des balivernes. Epris de l'épistémologie moderne, ils

1. Sur Varron, St. Isidore et St. Jérôme, voir Bloch, op. cit., p. 54-63.

2. Cf. Bernard Guénéé, op. cit., p. 184; Robert Guiette, op. cit., p. 115; Etienne Gilson, *Les idées et les lettres*, Paris: Vrin, 1955, p. 166: «En fait, les étymologistes du Moyen Age ont été victimes des analogies morphologiques les plus accidentelles et les plus extérieures, et le passage des mots aux idées s'effectue constamment chez eux sur la foi de ces ressemblances superficielles. (...) En réalité, la règle pour tout penseur médiéval, est que, lorsque deux mots se ressemblent, les choses qu'ils désignent se ressemblent, de sorte que l'on peut toujours passer de l'un de ces mots à la signification de l'autre».

3. Bernard Guénéé, op. cit., p. 185.

4. Bernard Guénéé, op. cit., p. 188-189.

5. Cf. Joseph Vendryes, *Choix d'études linguistiques et celtiques*, Paris: Klincksieck, 1952, p. 80-91 («Marcel Proust et les noms propres»).

critiquaient Geoffroi de Monmouth comme si'ils auraient critiqué Pirenne, Marc Bloch ou n'importe lequel de leurs contemporains; ils tenaient leur vérité pour la vérité du monde. Vendryes dénonçant le charlatanisme de Proust et Antonia Gransden attaquant la travestie historique de Geoffroi, commirent la même faute qu'un amateur de plantes qui, en arrosant également ses violettes et son cactus parce qu'il sait que les plantes se nourrissent d'eau, s'étonne que son cactus soit mort. Au nom de la science d'aujourd'hui ils ne voulaient pas voir les hommes d'antan à travers lesquels, pourtant, ces phrases prenaient forme de vérité ou de mensonge ni les moeurs qui justifiaient les conceptions opposées aux siennes; ils refusèrent leur cohérence au nom de la cohérence scientifique que notre temps avait une fois pour toutes établie. Replacée dans son contexte naturel, l'étymologie devint, du côté de chez Proust, connaissance première et souvent trompeuse des choses; du côté de chez Geoffroi, elle était l'épine dorsale de l'histoire car depuis Isidore on la croyait posséder le secret des origines de la connaissance parce qu'elle dévoilait la force des noms et des verbes.⁶ Toutes étranges et inexactes qu'elles puissent paraître aux yeux de la science moderne, ces étymologies sont vraies parce qu'elles tirent leur vérité du contexte et de la cohérence qu'elles aident à bâtir.

Tout beau et bien ordonné qu'il fût, le grimoire de Geoffroi n'était qu'un amas de récits où la parole se mêlait à la lettre et d'où ressortissaient, semble-t-il, quelques noms à consonance familière. Manuscrit uni, semblable à l'*Historia Britonum* et augmenté de conseils et d'histoires de Walterus, dossier hétérogène réuni par lui et par Geoffroi, ou amas d'affabulations orales, ce grimoire invitait au grand nettoyage. Pour l'accomplir, Geoffroi emprunta le chemin de la *derivatio*. Il disposait de la science rhétorique et d'un savoir géographique; il avait eu vent de récits dont les grands et les petits se plaisaient à envelopper certains lieux dignes d'intérêt. Il savait que, dans la nuit de temps, les héros avaient laissé des empreintes indélébiles sur la chair de quelques noms de lieux ou de villes: la *Chronique Anglo-Saxonne*, compilée entre 855 et 891 et continuée jusqu'à la première moitié du XI^e siècle,⁷ que Geoffroi avait peut-être consultée, expliquait les noms de certains lieux par les héros qui y avaient mis le pied les premiers: Portsmouth tirait ainsi son nom d'un certain Port et l'île de Wight de héros Wihthgar. Expliquer les toponymes par les héros éponymes n'avait rien d'étonnant pour lui; force historiens en avaient usé, à commencer par le vénérable Bède. Les toponymes devinrent la plus importante ressource de la première partie de sa construction historique: faute de témoins vivants, Geoffroi s'attaqua à leur trace dans le langage. L'origine conventionnelle du langage devint son meilleur témoin; si seulement il pouvait atteindre l'origine des noms de lieux dans lesquels les héros avaient laissé les traces indestructibles de leurs actions glorieuses, où ils avaient mêlé leur volonté au sourd destin des mots, il atteindrait les racines véridiques de ces *nugae* délirantes. Comme Saint Jérôme et nombre d'historiens après lui, Geoffroi essayait de discerner dans l'histoire des noms dont son grimoire était truffé les ressorts et le sens des événements historiques: il faisait de l'histoire à partir des mots.

Vers la fin de son prologue, ce faiseur de l'histoire insista avec force sur la clarté et sur la sobriété de son récit. Le sens de cette formule, que, d'ailleurs, les historiens de

6. Isidore, *Et.*, I, 34, 1, P.L. 82, col. 105B: «Etymologia est origo vocabulorum, cum vis verbi vel nominis per interpretationem colligitur».

7. Cf. Gransden, *op. cit.*, p. 37. Je rapporte ici les faits en ne partageant nullement le zèle scientifique de l'historien anglais.

son temps se plaisaient volontiers à répéter, dépassait largement les bornes d'une simple traduction. Il s'agissait en effet d'une **traite** dans le sens que les romanciers donnaient à ce terme en même temps que d'une analyse sémantique et étymologique poussée, semblable à celle des exégètes et accomplie avec beaucoup d'ingéniosité. Geoffroi ne cueillit pas les mots fleuris dans les jardins d'autrui; il descendit dans les profondeurs des mots de son grimoire.

Geoffroi savait ce qu'il cherchait; aussi ne pouvait-il trouver autre chose, de même que le chercheur de nos jours peut être sûr qu'il trouvera, au fond des choses humaines qu'il considère, les rapports que son savoir lui offre sans qu'on crie aussitôt au mensonge et à la tromperie. Geoffroi postulait, semble-t-il, la chose suivante: les faits humains étaient à l'origine des mots; ce rapport passait par la convention du langage: les héros donnaient aux lieux leurs noms ou le peuple donnait aux lieux les noms des héros. Geoffroi ne questionna pas cette maxime qui devint pour lui un axiome; il suivit les pistes que les mots ainsi disséqués avaient ouvertes et démontra, fait après fait, roman après roman et bataille après bataille, la force comprimée des mots.

Le récit de l'**Historia regum Britanniae** résultait ainsi de ce procédé étrange de repérage des forces secrètes de langage, ou plutôt d'une démarche intellectuelle qui faisait penser par similitudes: un terroir, vaguement concurrent et similaire aux autres terroirs, devait, comme ses concurrents, étaler ses origines; il fallait, en plus, qu'elles fussent au moins aussi prestigieuses que celles d'autres pays et qu'elles ressemblassent aux commencements de Rome, cet État par excellence. Rome était riche en lignages doublés de possibilités de dérivation car les Troyens dispersés après la défaite finale abondaient dans la littérature et hantaient tous les passés dignes de ce nom; certains historiens, comme le moine qui avait confectionné la narration historique connue aujourd'hui sous le nom de la **Chronique de Pseudo-Frédégaire**, les avaient exploités: tel Virgile chantant les Romains, Frédégaire fit des Francs et de leur roi éponyme Francion les descendants des Troyens.⁸ Geoffroi qui, lui-aussi, visait l'établissement d'une lignée perpétuant sur son terroir l'éternelle **recapitulatio Aadae** sous forme d'une suite de rois, usa d'autres artifices. Pour établir la race de Brutus le troyen sur le sol de son île chérie, il ne disposait vraisemblablement que d'une indication étymologique qui devait ressembler à celle de l'**Historia Britonum**:

«L'île de Bretagne est dite ainsi d'après Brutus, consul romain».⁹

Il la transcrivit, en la développant, dans son **Historia**:

«Au demeurant, Brutus à l'image de son nom forma le nom de l'île, la Bretagne, et appela ses camarades les Brittons. C'est par la dérivation de ce nom qu'il voulut assurer sa gloire éternelle. Sur quoi la langue de ce peuple, qui auparavant était dite troyenne ou le grec corrompu, fut nommée la langue brittonne.»¹⁰

8. Cf. Faral, *La légende arthurienne I*, p. 269-281.

9. *Historia Britonum*, éd. Faral, 7, 7: «Brittania insula a quodam Bruto, consule romano, dicta». Je traduis.

10. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 21, 8-12, p. 90-91: «Denique Brutus de nomine suo Britanniam appellat sociosque suos Britones: volebat enim ex derivatione nominis memoriam habere perpetuam. Unde postmodum loquela gentis, quae prius Trojana sive curvum Graecum noncupabatur, dicta fuit Britannica». L'éd. Hammer concorde; je traduis.

Fort de cela, Geoffroi fit valoir les similitudes qui se sont naturellement présentées dans son esprit, démêla les composantes du mot **Britannia**, noua les liens qu'il fallait nouer et obtint un récit d'événements, de conventions et de batailles qui d'un seul héros, d'ailleurs fort perspicace puisqu'il savait que la véritable gloire et la durable mémoire venaient de langage, firent le chef et l'éponyme d'un peuple deshérité en quête d'une nouvelle patrie. Tout le récit sur les prouesses de Brutus, héros éponyme par excellence, provenait, semble-t-il, de cette indication étymologique renversée, étalée et expliquée. Il est impossible de discerner comment ce récit historique avait-il pris forme dans l'esprit de Geoffroi, si c'était le héros qui a déteint sur le nom de l'île ou de la langue ou si c'était la Bretagne et le britton qui l'ont fait penser à Brutus. Il semble que ces noms voisinaient dans son esprit et que leur similitude et leur proximité, aidées par les liens déjà noués entre le héros romain et sa nouvelle patrie, ont amené Geoffroi à voir, dans l'histoire du nom qui a sauvé la mémoire d'un héros, le protagoniste de son histoire.

Tout l'artifice de Geoffroi tenait ici dans la stratégie de légers écarts vraisemblables. Car si le premier rapprochement était vrai, et il semble que le faiseur de l'histoire et ses conseillers n'en doutaient pas, le reste allait de soi: que pouvait faire un peuple et son chef dans cette île peuplée de géants féroces sinon se battre et montrer leur bravoure? Il fallait seulement faire de ces développements naturels un récit convenable.

Dans le dévoilement des origines que proposait Geoffroi, Brutus, héros éponyme, n'était pas un consul romain mais le petit fils du **pius Aeneas** même; explication rusée car il connaissait les guerres sanglantes qui avaient opposé les habitants de l'île aux Romains; ainsi mettait-il les deux peuples au même niveau et préparait-il, déjà d'avance, les issues à sa narration.

Ce petit fils d'Enée, marqué par un présage atroce, fut contraint d'errer de par le monde pour expier ses crimes involontaires, le meurtre de sa mère et de son père Ascagne. Exilé de Rome et d'Italie, il tomba sur son propre peuple, **progenies Heleni, filii Priami**, qui gémissait sous le joug des Grecs; il le libéra et s'embarqua avec lui en quête d'une nouvelle patrie qui lui avait fixé l'oracle de Diane. Sage, généreux et excellent guerrier¹¹, il s'unit à un de ses cousins de force prodigieuse, véritable géant au coeur d'enfant qui excellait dans les conseils et était d'une vertu, d'une audace et d'une modestie exemplaires¹². Ce héros, du nom de Corineus, par sa force et sa stature formidables, était le seul apte à combattre une poignée de géants, tristes mais encore redoutables vestiges d'uniques habitants, selon Diane et Plutarque, de l'île d'Angleterre. Lui aussi, il laissa des traces dans la toponymie de l'île:

11. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 7, 11-13, p. 75: «Erat inter sapientes sapiens, inter bellicosos bellicosus et, quiddid auri vel argenti acquirebat, totum militibus erogabat». L'éd. Hammer concorde; je traduis. Cette description de héros éponyme, est-elle accidentelle? Il s'agit, en effet d'une description trifonctionnelle où se trouvent réunies, dans la personne du premier roi des Brittons, les trois fonctions indo-européennes, la sagesse, la valeur militaire et la richesse (ou largesse).

12. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 17, 19-20, p. 85: «Erat eorum dux Corineus dictus, vir modestus, consilii optimus, magnae virtutis et audaciae». L'éd. Hammer omet «modestus, consilii optimus». Cette fois-ci la description n'est pas trifonctionnelle comme si uniquement le grand roi pouvait réunir dans sa personne les trois fonctions.

«A l'exemple du chef, Corineus, auquel fut adjugée une portion du royaume, nomma cette contrée Corinea et son peuple les Coriniens». ¹³

Vers la fin de son règne, Brutus fonda Londres, ville la plus importante de Bretagne:

«Brutus fonda là (i. e. sur les bords de la Tamise) une ville qu'il appela Troja Nova; pendant beaucoup d'années elle fut appelée ainsi; avec le temps on finit, toutefois, de l'appeler Trinovantum par la corruption du mot». ¹⁴

Après sa mort ses trois fils firent le partage de son royaume et donnèrent leurs noms aux contrées qu'ils gouvernaient:

«Loerinus, l'aîné, eut la partie médiane de l'île qui depuis fut appelée Loegria d'après son nom. Kamber eut la partie qui est située de l'autre côté de la Severn; cette contrée est connue aujourd'hui sous le nom de Galles mais, pendant de longues années après la mort de Kamber, elle fut appelée Cambrie; même aujourd'hui ses habitants s'appellent Cambriens en leur langue. Albanacte, le puîné, tint la partie de l'île qu'on appelle aujourd'hui l'Ecosse; il forma son ancien nom d'Albanie d'après le sien.» ¹⁵

Incrustées dans les moments forts de la première partie de l'*Historia regum Britanniae* et présentées sous forme d'actions humaines aboutissant aux noms de villes, de langues et de pays, ces étymologies donnaient au récit, dans les yeux de public cultivé, l'apparence de vérité: tout le monde savait que les héros avaient donné leurs noms aux villes et aux pays. Pour Geoffroi, elles représentaient le noyau de sa recherche: elles mettaient en relation raisonnable les données délirantes de l'innommable mélange de la vie. A l'aide du procédé de la *derivatio*, il réussit à organiser son savoir, à unir de façon légitime des noms hétérogènes mais à consonance familière: un héros romain avec le nom de l'île et celui de la langue de ses habitants, un guerrier géant dont le nom rappelait les hexamètres de Virgile avec la région de Corinea ou de Cornuailles, une grande ville, Londres, avec la ville la plus héroïque du monde antique, les trois noms de provinces avec les noms de trois fils de Brutus. Les connivences qu'il avait repérées dans l'innommable mélange de la vie et dans le grimoire, les rapprochements et les analogies que lui offraient son savoir et sa culture, se transformèrent, lors de l'assemblage étymologique, en proximités géographiques et en dérivations éponymiques; inversées dans le texte, elles devinrent les actions humaines attestées grâce au langage dans le passé: elles se transformèrent en faits. Attaqué de front par ses propres armes, son meilleur témoin lui ouvrit l'accès aux secrets de passé: en suivant la pente de la *derivatio*, sa plume esquaissa les contours d'un espace historique et brossa les portraits des protagonistes de cette histoire. C'est à ce moment-là que ce fait historique primordial

13. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 21, 12-15, p. 91: «At Corineus, portionem regni, quae sorti suae cesserat, ab appellatione etiam sui nominis Corineam vocat populumque suum Corineensem, exemplum ducis insecutus». L'éd. Hammer présente des variantes mineures qui ne changent pas le sens de la phrase. Je traduis.

14. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 22, 5-8, p. 92: «Conditit itaque civitatem ibidem eamque Trojam Novam vocavit. Ex hoc nomine multis postmodum temporibus appellata, tandem per corruptionem vocabuli Trinovantum dicta fuit.» L'éd. Hammer concorde; je traduis.

15. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 23, 6-14, p. 93: «Loerinus, qui primogenitus fuerat, possedit mediam partem insulae, quae postea de nomine suo appellata est Loegria; Kamber autem partem illam quae est ultra Sabrinum flumen, quae nunc Gualia vocatur, quae de nomine ipsius postmodum Kambria multo tempore dicta fuit: unde adhuc gens patriae lingua brittanica sese Kambro appellat; et Albanactus iunior possedit patriam quae lingua nostra his temporibus appellatur Scotia et nomen ei ex nomine suo Albaniam dedit». L'éd. Hammer concorde; je traduis.

était prêt à être métamorphosé, à l'aide de la poétique divine de l'histoire, en une suite d'événements étalés sur une ligne de temps.

Le faiseur de l'histoire soupçonnait les secrets du langage et connaissait le moule des événements, le principe que les Grecs avaient appelé les *aitia* et qu'il rendit par la formule *originem perarare*; il dévoila le mystère des lacunes des *auctoritates* par une narration où la construction étymologique servait, à la fois, de point de départ, de source et de justification du cours de l'histoire. Les batailles livrées par les héros et les traités qu'ils avaient conclus renforçaient encore plus la solidité de l'argument qui décollait de la *derivatio*. Dès le début, un fait était, semble-t-il, hors de doute pour Geoffroi: les héros avaient laissé sur la terre une lourde empreinte; même les noms actuels de lieux en retentissaient. Encore fallait-il que ces héros fussent d'un sang spécial, précieux, seul apte à produire les fondateurs de grands Etats. L'Énéide de Virgile, qui hantait les esprits de cette époque plus qu'aucune autre oeuvre de l'Antiquité, vint, par son explication des origines de Rome, au secours au faiseur de l'histoire. Quelque peu de cette substance fabuleuse et troyenne qui servit comme levain de Rome fut prélevé et transporté sur le sol de l'île: le malheureux fils d'Ascagne, libérateur de la *gens trojana*, l'incarna. Dans le personnage de Brutus, le début de l'histoire, la narration des origines du peuple qui habitait un terroir se confondit avec le dévoilement des origines de noms, avec la libération de leurs forces secrètes qui rapprochent les données flottantes, mettent de l'ordre dans le savoir et guident l'illumination des ténèbres. En interrogeant le nom, le faiseur de l'histoire réussit à asseoir sur des fondements fermes l'histoire des origines, à fournir le matériau concret à la *recapitulatio Adae* abstraite, à produire un lignage royal, dont la gloire brillait justement parce qu'elle était analogue aux origines de Rome et des Francs et parce qu'elle incarnait la poétique divine de l'histoire.

Les prodiges du nom de Londres ne cessaient pas avec sa fondation:

«Après avoir pris le sceptre du royaume, Lud, frère de Cassibellanus, qui combattit contre Jules César, entoura la ville (de Trinovantum) de murailles et de tours fort beaux et admirablement exécutés; puis il changea le nom de la ville en Kaerlud, ce qui veut dire la ville de Lud.»¹⁶

Un peu plus loin Geoffroi précisa encore plus les chemins tortueux de cette *derivatio*:

«Grand guerrier, Lud aimait aussi les fêtes et il les donnait avec une grande générosité; bien qu'il possédât de nombreuses villes, il chérissait le plus celle-ci (Trinovantum) et y passait la plus grande partie de l'année. Ainsi cette ville fut-elle nommée Kaerlud; puis, ce nom se corrompit et se transforma en Kaerludcin. Après un certain temps et par le changement de la langue, le nom de la ville devint Lundene et enfin, quand les étrangers envahirent et subjuguèrent le pays, Londres.»¹⁷

16. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 22, 8-12, p. 92: «At, postquam Lud, frater Cassibellani, qui cum Iulio Caesare dimicavit, regni gubernaculum adeptus est, cinxit eam nobilissimis muris, necnon et turribus, mira arte fabricatis. De nomine quoque suo iussit eam dici Kaerlud, id est Civitas Lud.» Ce développement manque dans l'éd. Hammer. Je traduis.

17. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 53, 8-15; p. 125: «Fuit ipse bellicosus homo et in dandis epulis profusus; et, cum plures civitates possideret, hanc prae omnibus amabat et in illa maiori tempore totius anni commandebat: unde nominata fuit postmodum Kaerlud et deinde, per corruptionem nominis, Kaerludcin: succedente quoque tempore, per commutationem linguarum, dicta fuit Lundene, et postea Londres, applicantibus alienigenis, qui patriam sibi submittebant.» L'éd. Hammer donne une version légèrement différente mais ayant le même sens. Je traduis.

Bien que les villes fussent pour ce faiseur de l'histoire les lieux privilégiés de rapprochements étymologiques, il retrouva aussi les traces des actions humaines dans les noms de rivières et de ruisseaux:

«Gallus et les siens se rendirent à Asclépiodote mais, quoiqu'il voulût être miséricordieux envers eux, les Vénédotés vinrent en formations militaires et dans une journée mirent à mort une foule de prisonniers près d'un ruisseau qui, d'après le nom de Gallus, reçut en britton le nom de Galabroc ou, en saxon, Nantgallum». ¹⁸

«A peine les deux armées entrèrent en contact que Loerinus mit Humber, roi des Huns, en fuite. En trouvant sa mort dans les flots du fleuve voisin, Humber lui laissa son nom.» ¹⁹

Le schéma semble être toujours le même: une sanglante défaite, une éclatante victoire, un important embellissement ou une judicieuse fondation entraînaient des changements dans le langage; le nom couronnait l'action et tout se passait comme si les noms suivaient de près le cours des événements. Les faits humains étaient à l'origine des noms; le chemin de la *derivatio* doublait le destin de l'homme. Le nom était l'aboutissement d'une habitude ou d'une décision qui sanctionnaient l'action humaine; la convention du langage était une source inépuisable de véridiques témoignages. Les héros avaient donné leurs noms aux villes, aux pays et aux rivières: l'empreinte qu'ils avaient laissée dans la substance de mots sauvait de l'oubli leurs actes et avançait des preuves de leur existence: cette empreinte était le signe de l'histoire. Peu importe si les rapprochements et les relations qu'avait établis Geoffroi étaient vrais ou faux; l'homme cultivé du Moyen Age ne demandait pas cela. Les étymologies établissaient des relations idéelles entre un nom et son origine; ce qui importait, c'était non pas l'existence d'un Brutus réel et attesté ou d'une *Troja Nova* dont on pouvait apercevoir les ruines, mais la vérité transcendante de la relation entre le nom et l'idée de héros éponyme et de lignage. Les noms étaient les conséquences des choses; par conséquent, la *derivatio* devait mener vers la vérité des choses, vers l'histoire. Le lettré du Moyen Age ne demandait pas à la lettre qu'elle collât à la réalité, qu'elle en reproduisit les contours exactement; il demandait la résolution de l'énigme de la réalité. Ainsi, l'espace historique de Geoffroi n'était-il qu'un espace vraisemblable qui, du fait qu'il était conforme à la poétique divine de l'histoire, se conformait à la vérité du passé. Il n'était pas identique à l'espace réel et cette différence inscrite dans la nature du savoir médiéval faisait les délices des critiques d'aujourd'hui et de hier: ils n'y voyaient que de la tromperie. Ils ne se rendaient pas compte que cette différence renforçait, pour le lettré médiéval, la vérité du réel.

Pour se procurer des matériaux et des matériaux vrais, qui pourraient résister à la critique des sages, faute de témoins directs et de récits des *auctoritates*, Geoffroi questionna les témoins sourds mais dignes de confiance. Il inspecta les secrets des mots. Des correspondances perçues entre le nom d'Albanie et Albanacte, entre Brutus et Britannia, entre Corinea et Corineus, entre Gallus et Galabroc etc. naissent des relations et des faits, surgissent des événements. La consonance des noms découvrait

18. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 76, 37-42, p. 150: «Assensum ergo praebens Gallus tradidit se atque suos Asclepiodoto; cum ipse misericordiam de illo habere captaret, venerunt Venedoti et, facto agmine, decollaverunt omnes una die super torrentem infra urbem, qui postea de nomine ducis britannice Nantgallim, saxonice vero Galabroc nuncupatus fuit». L'éd. Hammer concorde; je traduis.

19. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 24, 7-9: «Inito ergo congressu, (Loerinus) compulit Humberum in fugam, qui, usque ad fluvium diffugiens, submersus est infra fluctus et nomen suum flumini reliquit».

la liaison que l'homme, le héros, avait jadis nouée avec le sol, liaison que le nom avait gardée et qu'il livra au faiseur de l'histoire. Les faits avaient parfois de la peine à se manifester à travers ces relations; dans ce cas, Geoffroi utilisa tout son savoir: le passage de Troja Nova à Londres fut un véritable coup de maître. Il scandait les grands moments de l'histoire de Bretagne: la conquête des géants, la prise du sol, l'implantation et la résurgence d'une vieille race par la fondation de la ville, puis la lente dégénérescence et la conquête étrangère. S'il n'avait pas emprunté cette *derivatio* à quelqu'un d'autre, Geoffroi suivit, pour l'accomplir, le cours prévu par la poésie divine de l'histoire et ne hésita pas à employer toutes les ressources de son savoir afin de résumer, dans une seule étymologie, l'histoire entière qu'il se proposait de narrer.

Dévoiler la force comprimée des mots ne revenait qu'à découvrir les pourtours de ce qui les constituait. Le faiseur de l'histoire était amené à refaire les destins des héros, cette fois-ci à reculons. Brutus forma à l'image de son nom celui de sa nouvelle patrie afin d'assurer sa mémoire: le mot, en l'occurrence le toponyme, fut identifié par Geoffroi comme le support de la mémoire, la partie que le délire et la folie n'avaient pas touchée; c'est avec cette étincelle qu'il essaya d'illuminer le passé et retrouver, dans les profondeurs des noms, les faits et les motivations qui lui avaient donné naissance. Quant aux faits, il en était à peu près sûr; ce qu'il connaissait de l'histoire universelle l'avait persuadé que l'implantation d'un peuple nouveau ne pouvait pas se faire sans batailles ni traités, sans, non plus, l'aide de quelque divinité. Quant aux motivations culturelles, qui lui appartenaient, et aux motivations historiques, qui justifiaient les actes et procuraient de la vraisemblance, cette béquille de la vérité historique, sa connaissance des auteurs et de l'art oratoire s'en chargeait. Il les chercha dans ce qu'il connaissait et qui, en même temps, était accepté et révérend: le récit de Virgile, qui offrait le modèle du développement et permettait l'identification de l'origine des Brittons avec celle des Romains, la Bible et les Saints Pères, qui ouvraient les possibilités de l'ancrage historique, de la datation; les *auctores antiqui*, dont les oeuvres foisonnaient de modèles de comportement plus vrais que la réalité. Sa culture lui offrait une possibilité d'interprétation du passé qui se transforma, dans sa narration, en vérité de ce passé. Sauf quelques historiens, qu'on tient aujourd'hui à tort pour des précurseurs de l'historiographie moderne, le public du Moyen Age préféra le croire: il vit dans cette histoire le miroir raisonné et vraisemblable de ses intuitions, de ses désirs et de ses chimères.

Ce miroir était fit de mots. Ce qui était le plus proche des faits et qui en tint lieu, était le mot et la vérité qu'il cachait: les mots liaient les idées au sol réel et sa narration au terroir. Toutes les dérivations inversées que Geoffroi avait exhibées dans son *Historia*, de celle de Londres à celle de ruisseau Galabroc, furent autant d'attaches reliant les idées qu'on croyait vraies au sol réel. Ces rapprochements produisaient les *res gestae*, qui sont la matière de l'histoire. Son récit est jusqu'à la fin parsemé d'étymologies qui dévoilaient, à son oeil habitué à chercher dans les mots la vérité des choses, la mémoire des faits d'armes, de sages décisions, et enfin de faits divers.²⁰

20. Au total, les étymologies de l'*Historia regum Britanniae* sont une vingtaine. Elles sont plus nombreuses dans la première partie de récit. Je les ai réparties de façon suivante pour montrer comment les *derivations* ont-elles pu être utiles à Geoffroi:

Il semble que tous ces noms étaient pour le faiseur de l'histoire de prétextes à rêveries, à rapprochements hasardeux, à l'exercice d'une imagination raisonnable d'où étaient sortis les romans et les anecdotes que la plume habile de l'écrivain, ou faussaire, arrangea en narration historique. Parce que nous préférons ne pas croire à la force des mots et au principe des origines, sa recherche nous semble fantaisiste aujourd'hui; parce que ces noms et ces lieux ne collent pas à la réalité historique telle que nous l'avons reconstruite, nous mettons volontiers sa narration du côté de la littérature et de l'imagination débordante. Tout cela est vrai. C'est de la littérature mais de notre point de vue. Les certitudes que ce point de vue nous offre n'existent pas depuis toujours; assez récentes, elles datent tout au plus du XVII^e siècle, du temps de Locke, de Descartes et de Kant. La description des choses qui découle d'elles, que nous prenons pour la vérité du monde et qui guide toutes nos recherches, n'a, semble-t-il, aucune valeur ontologique et ne peut pas constituer la mesure de la vérité et de la recherche du passé. Il n'y a pas de raison unique, donnée une fois pour toutes, basée sur des certitudes éternelles, qui découvre les vérités universelles: les vérités, les certitudes et les raisons se suivent dans l'histoire, l'une aussi raisonnable que l'autre, quoique différentes et s'excluant mutuellement. Le point de vue, la raison, les certitudes et les vérités de Geoffroi différaient des nôtres; il ne considérait pas son savoir comme un miroir de justes représentations de la nature²¹; il le voyait comme un assemblage de mots, dévoilant la vérité des choses qu'il captait dans son miroir d'homme cultivé. Il croyait à la force des mots et à une vérité historique qui transcendait l'évidence des yeux.

SUBJECTUM	FECIT	OBJECTUM	FACTUM
rex	vocavit,	civitas,	appellata,
dux	aedificavit,	urbs,	nominata,
regina	appellat,	nomen,	de nomine
procer	dedit,	provinciae,	suo iussit,
	vocat,	nomen fluminis	nuncupata
	sepultus fuit,	nomen,	est,
	nomen suum	insulae,	traxit
	reliquit,	oppidum,	nomen ex,
	aedificare	lingua,	appellatur
	incepit.	castellum	nacta est,
	fecit edictum,		vocata est
	construxit		vocabulum
			trahentes

Il n'y a pas de rapport direct entre les colonnes: elles sont à lire verticalement; elles montrent les liens qu'a établis Geoffroi entre les données de son matériau linguistique. De même que l'actus des rois, ces étymologies ébauchent une topographie de l'histoire, un atlas historique et imaginaire. Sauf quelques *proceres*, comme Keu, Turnus et Bedever, d'autres héros n'avaient pas le droit à l'étymologie. Le texte suivant montre qui avait le droit à la préservation de la gloire, c'est-à-dire à l'histoire (Geoffroi raconte les prouesses des Brittons dans la grande bataille avec Lucius Hibernus: «Corruerunt etiam tres inclyti proceres Ricomarcus et Bloccovius atque Lagvius de Bodloano: qui si principes fuisset regnorum, ob tantam probitatem quem habebant, ventura aetas fama eorum celebraret») (*Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 173, 12-15, p. 270). S'ils avaient été rois, leur gloire aurait été préservée: Geoffroi connaissait leurs prouesses mais, comme il ne disposait pas de preuves de l'étymologie, il les a laissés à l'écart: ces récits n'ont pas passé par le filtre purificateur du langage et n'ont pas laissé de traces véraçes; même s'ils étaient vrais, ils n'étaient pas historiques.

21. Cf. pour les implications philosophiques et épistémologiques de cette thèse, Richard Rorty, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton: Princeton University Press, 1979, p. 131-164 et 308-310.

Il suivait les chemins familiers de sa culture et partageait les vérités et les certitudes avec son public. Tous les hommes cultivés n'étaient pas de son avis; d'autres historiens suivaient un peu plus la trace des *auctoritates* et leur propre expérience ou avaient tout simplement plus de savoir, de talent et d'habileté: d'où les injures, les conflits et les critiques amères. Geoffroi disposait des noms à consonance familière, des relations étymologiques établies et des lieux creux qu'il fallait remplir; toujours tissait-il ses *derivations* autour de données verbales. Placées aux moments les plus importants de l'*Historia*, les étymologies constituaient la source d'où jaillissait, pour tous les hommes cultivés, la crédibilité ou la possibilité de réfutation de l'histoire narrée: à partir d'elles s'amorçait le dialogue entre les historiens. La critique infligée à l'*Historia regum Britanniae* ne montre pas que déjà à l'époque quelques historiens perspicaces savaient ce que c'était que l'histoire parce qu'ils dénonçaient le fond fictionnel de l'oeuvre de Geoffroi; cela est vrai et banal. Elle indique plutôt qu'il s'agit de différentes options du passé, de différentes possibilités de chercher la vérité, de concevoir l'histoire et d'écrire une oeuvre historiographique: l'une, celle de Guillaume de Newburgh et, partiellement, de Guillaume de Malmesbury, qui suivait les documents, les forgeait parfois et s'aventurait peu au-delà de ce qu'ils offraient, qui, bref, démarquait Dieu; l'autre, celle de Geoffroi, qui faisait de l'histoire à partir d'obscurités verbales et investissait dans sa recherche toute la culture médiévale, qui, quitte à s'aventurer dans l'inconnu, mimait l'oeuvre de Dieu. Elles se disputaient la légitimité; conclure de cela qu'il s'agissait du conflit éternel entre la vérité et la fiction ou entre l'histoire et la littérature est un mirage du XXe siècle. Car ce conflit éternel est, lui-aussi, fort nouveau: le miroir des mots avait à l'époque de Geoffroi une dignité aussi grande qu'aujourd'hui le miroir de la nature. Les mots renvoient premièrement aux hommes, aux cultures et aux sociétés et, à travers eux, aux choses: puisque le miroir de Geoffroi était fait de mots, il tirait sa justification de ce que les hommes pouvaient dire sur les choses passées.

Le pourquoi des noms expliqués aplanissait les difficultés qui s'imposaient à celui qui voulait parler du passé et dire vrai; le nom expliqué dévoilait, en même temps, le passé; le faiseur de l'histoire glissait imperceptiblement mais d'une manière significative de l'*origo verborum* à l'*origo populorum* et les confondait.²² Son kratylisme étrange, qui penchait pour les vues d'Hermogène, lui servait de guide dans ses randonnées à travers l'innommable mélange de la vie; il lui permettait à regrouper, en remontant la pente de la mémoire et des mots, les anecdotes; à les lier aux lieux et aux moments qui lui semblaient les plus convenables et les plus appropriés; à leur conférer l'aspect sérieux et cohérent de choses vraies qui, quoique non vues, gardaient dans les mots qui les désignaient, la trace de leur existence. Ce qui fut rapporté à Geoffroi par le vénérable archidiacre d'Oxford, ce dossier sur le passé affublé de dignité livresque dont Geoffroi se voulait traducteur et arrangeur, était comme le dépôt de ces mots qui justifiaient l'histoire. Selon toute vraisemblance, il y ajouta les fruits de sa propre expérience de

22. Cf. Michel de Certeau, op. cit., p. 60, qui voit dans la relation entre l'histoire et le langage une relation nécessaire: «Sur le mode de ces conjugaisons avec l'absent, l'histoire devient le mythe du langage. (...) Il y a un mythe parce qu'à travers l'histoire, le langage est confronté à son origine. Certes la confrontation prend ici des aspects différents: c'est la relation du discours historique avec telle ou telle période qui a été privilégiée, comme objet d'étude, dans la série linéaire d'une chronologie; ou bien le mouvement qui renvoie cette période à son en deçà plus primitif, et remonte indéfiniment jusqu'à un «commencement» imaginaire, butoir fictif mais nécessaire pour que l'on puisse descendre les temps et les classer, etc.»

moeurs et d'hommes. Il ne chercha pas la vérité de sa narration ni dans l'innommable mélange de la vie, ni dans un réel passé qui aurait de vagues ressemblances avec ce que nous tenons pour le passé; il la chercha à partir de l'innommable mélange et de son expérience, dans le fond de vérité que recelaient leurs noms et leurs récits. Il confondit aussitôt l'interprétation des origines avec l'interprétation du passé, la force dévoilée du mot avec l'événement historique. Sa vraisemblance sa vérité ne dépendaient pas des **auctoritates**: elles se voulaient miroir et illustration directe de la poésie divine de l'histoire, qui tenait tout de Verbe divin; par l'analogie qui peut-être était évidente aux hommes cultivés du XIIe siècle, l'**Historia regum Britanniae** devait tout au verbe humain.

Le faiseur de l'histoire procéda ainsi à rebours, suivant la voie qu'avait tracée Saint Isidore. Il défit la force comprimée des mots et transforma les motivations qu'il croyait appartenir au langage en actions humaines. Les héros donnèrent, parfois à leur insu, leurs noms aux lieux; le faiseur de l'histoire n'avait qu'à rapprocher d'actions qu'il connaissait vaguement les noms dont il avait scruté les transformations historiques. En découvrant les motivations du langage, il établit leurs analogons humains. La narration historique, fruit de cette enquête sur le passé des mots, sortit de l'ajustage et du rapprochement des faits ainsi obtenus. De ce travail, qui était plutôt une organisation du savoir, sortirent les héros, leurs faits d'armes et leurs vies, leurs victoires et leurs défaites, leurs décisions sages et leurs vices: les mots dévoilèrent l'épaisseur historique de l'homme et procurèrent du matériau à la poésie divine de l'histoire. L'enquête sur les mots favorisa l'éclosion de l'histoire. C'est en ce sens qu'un faiseur de l'histoire comme Geoffroi peut être rapproché des anthropologues d'aujourd'hui: il partait du langage, des fables qui enveloppaient la mémoire pour les raconter de nouveau, clairement. Encore cet homme cultivé ne se souciait-il des styles de vie d'antan; épris de la rhétorique, il appliquait ses ressorts récents à d'anciennes machines: c'était là l'enjeu de l'enquête et le poids de la poésie divine de l'histoire. Il cueillait les noms précieux dans l'innommable mélange de la vie; avec ces mots éventrés, il établissait ses faits historiques: il fortifiait et organisait son vague savoir sur le passé. A ce stade peut-être purement imaginaire, ce savoir devait ressembler à une liste des noms, suivie de brèves indications de règnes et d'actions; elle se transforma ensuite en généalogie royale: de cette façon il atteignit l'histoire qu'il ignorait par ailleurs. En supposant un rapport précis entre le nom et l'événement, il l'incarna dans l'homme agissant et, sur les fondements de cette incarnation, bâtit le palais de son histoire.

Le concept du livre impliquait le Verbe qui, incarné dans Christ, vint sur la terre sauver les hommes tout en gardant sa nature divine et verbale qui, en effet, donnait un sens historique aux errances humaines. L'histoire, à son tour, était une narration qui, assumant la forme d'un livre, sauvait le passé de l'homme. Cette analogie entre l'homme et son Créateur et entre le Verbe et son reflet terrestre dévoile le point de vue de Geoffroi: en travaillant sur un matériau linguistique d'occasion auquel il essayait, à travers les dérivations inversées, à imposer sa raison, Geoffroi fonda, sur la **ratio verborum**, la **ratio** de son histoire.

Le double biblique et le sosie sauvage

Encore fallait-il que le faiseur de l'histoire conduisît sa narration conformément à l'idéal de l'achèvement et de la plénitude. Pour que l'histoire commençât, un germe illustre devait se transformer en homme agissant, en race vigoureuse ou en lignée royale et cette lignée s'enraciner dans un terroir. Les choses se sont passées ainsi depuis le premier homme: l'Ancien Testament en donnait les preuves irréfutables. Geoffroi avait dressé les hommes sur les fondements des noms. Ainsi combla-t-il les lacunes du passé. Mais une liste, même raisonnée, ne fait pas l'histoire; le faiseur de l'histoire devait narrer la geste des hommes qui figuraient sur cette liste. Il les narra conformément aux usages des lettrés de son temps: les héros qu'il décrivit avaient un certain extérieur, un tempérament, des manières de penser et d'agir qui ressemblaient fort aux grands types héroïques d'antiquité romaine ou impériale et aux raisons que ses contemporains se plaisaient à donner à leurs propres actions. S'il ne pouvait pas voir, il pouvait écouter ou lire: il n'avait qu'à interroger à fond la Bible, les *auctoritates* et sa propre pensée, saisir la nature des hommes et des événements que le long usage du monde et des livres lui avait imposée et suivre la poétique divine de l'histoire. Son anthropologie, greffée sur le nom et sur l'innommable mélange de la vie, se nourrissait de la Bible, des *auctores* et de son expérience à lui: la plénitude ne pouvait pas être atteinte qu'à partir de cela. Ces trois sources fournissaient l'eau aux cascades de la narration.

Le précieux et mince filet des mots agrémentés de lieux communs de la poétique divine de l'histoire facilitait le rapprochement de sa narration aux vérités historiques éternelles mais ne la confondait pas avec elles. L'histoire de Geoffroi ne pouvait jamais être confondue avec les grandes histoires d'Eusèbe, de Jérôme et d'Isidore: la qualité particulière de l'*illuminatio*, de la *visio beatifica* et de l'*ecstasis* lui manquaient. Les saints et les prophètes avaient vu les choses sans les voir toujours de leurs propres yeux de la chair; La Bible en fournissait force exemples; parmi beaucoup d'autres, l'encyclopédiste sévillan n'a pas manqué de les classifier. Ces saints et ces prophètes qui avaient vu avec les yeux de la foi ouvrirent, semble-t-il, les yeux internes à Geoffroi: il déploya de nouveau les ressources de sa stratégie de légers écarts vraisemblables et à peine avoués; il essaya de refaire le chemin des prophètes et des saints avec ses humbles outils d'homme terrestre; pour se fournir du matériau et pour donner à sa narration une preuve supplémentaire de vérité, il entreprit de mimer la *visio secundum spiritum*.¹ Elle seule pouvait donner aux productions de l'esprit du faiseur de l'histoire la cohérence des choses vues. Toutefois, c'était un type de vision particulier aux prophètes. Mais il voulait ressembler, au moins de loin, à un prophète pour fortifier la vérité qui plaisait tant à son public. Il se fit prophète à rebours. Il n'était pas imbu, il est vrai, de la lumière divine mais il était envahi par les mots; ses premiers soins allaient vers eux, vers leur force qui garantissait la témoignage des yeux internes et qui suppléait au manque fâcheux de témoignage direct et oculaire. Il ne pouvait pas affirmer qu'il

1. Isidore, *Et.*, 6, 8, 33-34, P. L. 82, col 286AB: «Prophetiae autem genera septem sunt: (...) Secundum genus, visio sicut apud Isaiam dicentem: **Vidi Dominum sedentem super solium excelsum** (Isa, V, 1)». Voir aussi *Et.*, 6, 8, 37: «**Alii tria genera visionum esse dixerunt. (...) Alterum secundum spiritum, quod imaginamur et quae per corpus sentimus, sicut vidit Petrus, discum illum submitti de caelo cum variis animalibus, et sicut Isaias Dominum in sede altissima non corporaliter, sed spiritualiter vidit.**»

avait vu les gonfanons d'Arthur ou les larmes d'Innogen: la technique des prophètes lui permit de tourner cet obstacle à son profit. La force des mots avait procuré les noms des héros et des héroïnes; la technique prophétique fonda la vérité de leurs gonfanons et de leurs larmes.

La matière dont Geoffroi parlait, dont il essayait d'établir les contours, ne lui était pas connue à travers les témoins, l'observation du réel ou la lecture des cartulaires anciens. Il connaissait les choses sur lesquelles il brodait en gros, par sa propre culture: une femme privée de sa famille devait pleurer, un grand chef militaire avait des gonfanons. Il tâtonnait dans une semi-obscurité parsemée de mots: sa culture faisait briller ces étincelles et ses yeux internes les transformaient en illuminations, en cascades de narration et en histoire. C'était dans le faiseur de l'histoire et non pas en Dieu que l'histoire se faisait. Bien qu'il se dissimulât, dans ses déductions, derrière des *auctoritates* et des *libri*, c'était lui le lieu de l'histoire, le point de rayonnement des analogies, le champ de leur épanouissement et la source d'où coulait la force des mots: il voyait d'un oeil de prophète, oeil interne, les tempéraments humains sous les relations abstraites que les mots cachaient. C'était un prophète à rebours qui vaticinait d'après les mots.

Ecrivain habile, Geoffroi a soigneusement effacé toutes les traces visibles des charmes prophétiques. Il laissa pourtant une seule, indirecte, d'où s'échappaient le sauvage parfum de la forêt et l'amical encens de la Bible:

«Je n'ai pas encore arrivé à ce point de mon histoire (i. e. l'histoire de Merlin), lorsque, à cause du bruit qui se faisait autour de nom de Merlin, mes contemporains me persuadèrent de mettre au jour ses prophéties. Celui qui me pressa le plus fut Alexandre de Lincoln, homme de la plus grande religion et prudence.»²

Toutes affaires cessantes, Geoffroi interrompit le travail sur son histoire, transcrivit les prophéties de ce fameux personnage et inséra ce récit dans son histoire. Cette voix du passé s'élevant vers le futur, *de futuris vera praedicans*, que les hommes cultivés avaient aperçue, inquiétante, dans le bruissement de la forêt, rencontra une voix qui à ses contemporains parlait de choses passées, *quae in praeterito factae sunt*.³ Geoffroi ne demandait pas mieux. A prophète, prophète et demi. Ces deux voix se joignirent et se confondirent dans l'écriture: le faiseur de l'histoire rapporta les vaticinations de jadis qui corroboraient ce qu'il écrivait, qui, par le savant enchevêtrement de différents langages et de présages judicieusement ornés donnaient à sa narration le goût de la

2. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 109, 1-5, p. 189: «Nondum autem ad hunc locum historiae perveneram, cum, de Merlino divulgato rumore, compellebant me undique contemporanei mei prophetias ipsius edere, maxime autem Alexander Lincolnensis episcopus, vir summae religionis et prudentiae». Je traduis.

3. La définition du prophète se trouve dans les *Etymologies*, 7,8, P. L. 82, col. 283B: «Quos gentilitas vates appellat, hos nostri prophetas vocant, quasi praefatores, quia porro fantur, et de futuris vera praedicunt. Qui autem a nobis prophetae in veteri testamento videntes appellabantur, quia videbant ea quae in mysterio abscondita erat». Merlin se découvre lui-même de façon intéressante dans la *Vita (Vdita Merlini)*, éd. Clarke, p. 114, v. 1161-1162):

«Raptus eram michimet quasi spiritus acta sciebam, praeteriti populi praedicebamque futura». Cette description de devin de Geoffroi est à rapprocher aussi de la définition de prophète que donne saint Hilaire:

«Propheticae scientiae est pro gerendis gesta memorare» (in De Lubac, op. cit., p. 314) et de celle de Conrad qui range les vates parmi les travailleurs des mots.

prophétie biblique,⁴ qui faisaient partager au faiseur de l'histoire le précieux don de la vision prophétique, liée au terroir breton.

Le long discours prophétique de Merlin, inséré au moment où se jouait le sort des plus illustres souverains de l'île, dévoile le secret des sources et éclaire la démarche étymologique de Geoffroi. Cette voix qui a commandé une écriture et qui a donné naissance à une autre oeuvre de Geoffroi, la *Vita Merlini*, met à nu ses plus intimes ruses, résume son effort mental et trahit ses plus noires appréhensions: en prédisant les événements futurs, la voix de Merlin explique les relations entre la vie et la lettre, entre la naissance de l'événement et sa conservation dans la mémoire des hommes.⁵

Les poèmes sur Merlin, ou, peut-être, un amas de dires vaticinatoires associés à un personnage des bois celtiques au nom légèrement différent, existaient bel et bien avant l'*Historia regum Britanniae*; écrits ou oralement transmis, ces récits étaient suffisamment importants ou inquiétants pour qu'un dignitaire de l'Eglise jugeât opportun de les confier au parchemin et pour qu'un faiseur de l'histoire décidât de les insérer dans sa narration. On ne saura peut-être jamais quelle fut la part de Geoffroi dans la naissance de prophète, s'il le fabriqua de toutes pièces pour les besoins de sa cause, s'il ne fit que développer l'histoire d'Ambroise qu'avait fournie l'*Historia Britonum* ou s'il traduisit, comme il l'affirme dans l'épître dédicatoire à l'auguste évêque, un autre récit breton en latin. Ces prophéties accompagnent le travail du faiseur de l'histoire qui les rapporte, lui permettent de faire halte, de respirer en laissant la parole au prophète de jadis dont il convoitait la complicité; elles lui offrent la possibilité de se voir et de mieux saisir sa propre démarche dans l'image de lui-même que les temps anciens lui renvoyaient.

«L'admiration de ta noblesse. ô Alexandre, évêque de Lincoln, ne me laissa d'autre choix que de traduire les prophéties de Merlin du breton en latin avant de terminer l'histoire que j'ai entreprise sur les rois de Bretagne. Je décidai donc d'achever premièrement les prophéties et de continuer mon histoire après car, si j'avais partagé mon temps entre les deux, j'aurais consacré à chacune moins d'attention».⁶

4. Cf. Paul Zumthor, *Merlin le prophète, un thème de la littérature polémique, de l'historiographie et des romans*, Lausanne: Payot, 1943, p. 36: «Si l'on considère l'ensemble de la HRB ce personnage (Merlin) y apparaît étrangement froid et peu romanesque, dépouillé de toute légende. (...) Pourtant, il y est d'une importance fondamentale: son rôle consiste en quelque sorte à être le responsable de l'oeuvre de Geoffroi, et de tout ce que celui-ci voulait exprimer par elle. Il l'est par ses prophéties. Il n'a pas d'autres raisons d'être que de les avoir prononcées; de même que, si l'on consent à prendre l'ouvrage dans son ensemble pour autre chose qu'un simple jeu littéraire, les Prophéties elles-mêmes, du moins dans l'intention de l'auteur, en sont le centre et l'unique raison d'être – ce qui, étant admise l'existence historique de Merlin devait faire prendre au sérieux cette malheureuse histoire bretonne»; et encore, p. 26: «Comme l'auteur anonyme de l'*Historia Britonum*, mais, encore une fois, avec plus de sens littéraire et d'intelligence, (Geoffroi) a su créer un certain parallélisme, et qui ne devait pas échapper au lecteur, entre l'apparition de Merlin devant Wortigern et celle de prophètes, surtout (Daniel) devant les rois orientaux, ou des scènes de même genre...».

5. Cf. le résumé du rôle de Merlin dans la pensée médiévale sur l'écriture dans R. Howard Bloch, op. cit., p. 1-6 et surtout: «Merlin is as powerful an image of the writer as the Middle Ages produced and, indeed, an embodiment of the principle of writing itself.» Cette défintion se réfère aux romans arthuriens; j'essaye de montrer qu'il l'était déjà dans l'oeuvre de Geoffroi.

6. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 110, 1-6, p. 189-190: «Coegit me, Alexander Lincoliensis praesul, nobilitatis tuae dilectio prophetias Merlini de britannico in latinum transferre, antequam historiam perarassem, quam de gestis regum Britannicorum inceperam. Proposueram enim illam prius perficere istudque opus subsequenter explicare, ne, dum uterque labor incumberet, sensus meus ad singula minor fieret.» L'éd. Hammer concorde; je traduis.

Cette fois-ci Geoffroi ne donna pas de nom à sa source; la rumeur divulguée sur Merlin pouvait accompagner un livre, semblable à celui de Walterus aussi bien que les insaisissables mais tenaces *nugae* des Brittons délirants. Dans la *Vita Merlini*, il dévoila son secret: il décrivit l'ermitage de prophète comme un lieu de travail, un *scriptorium* sylvestre où les jeunes étudiaient ses carmina et les confiaient à l'écrit.⁷ Le texte des Prophéties, Geoffroi le tenait de Merlin. Ce faiseur de l'histoire avait fait son histoire seul, en épiant les destins des mots et en suivant les règles de la poétique divine de l'histoire; quant aux prophéties, il préféra laisser à Merlin le soin de composer à lui seul son grimoire et de fournir en plus son explication. Ainsi pensa-t-il disposer d'une version originelle du texte où le sens des événements se confondait avec leur naissance et avec leur mémoire. En prédisant devant Vortigern et sa suite émerveillée les plus brillants moments de l'histoire de l'île, Merlin dit:

«Dans la bouche du peuple le sanglier sera célébré et sa geste servira de nourriture aux narrateurs.»⁸

Cette courte phrase montre comment le faiseur de l'histoire réussit à capturer son sanglier de la fable sylvestre. Le sanglier signifie probablement Arthur; sa geste (Geoffroi emploie ici le mot *actus*, qu'il a employé aussi pour décrire le contenu de son grimoire⁹), racontée par les *narrantes*, décrit les sources de Geoffroi et plonge dans l'oralité au moins une partie de son mystérieux grimoire, celle précisément qui n'était pas liée aux noms mais aux actions qui en découlaient. Merlin voyait de ses yeux internes ce que Geoffroi ne pouvait pas voir; il prédisait les événements que Geoffroi allait narrer; de surcroît, il laissait une trace durable et véridique, un récit achevé et glosé devant ses yeux. Le Merlin de Geoffroi représentait tout ce qui manquait au faiseur de l'histoire: ce Merlin était *vates*, *videns*, *propheta*, le double biblique de Geoffroi et son sosie sauvage; il se présentait comme la source unique de témoignage et de l'événement, le lien parfait entre la *narratio rei gestae* et les *res gestae*; il incarnait le schéma primordial de vérité, celui du témoin parfait car il joignait à la parfaite connaissance de la poétique divine de l'histoire l'immédiate écriture véridique.

«L'île reprendra le nom de Brutus tandis que le titre donné par les étrangers périra.»¹⁰

7. Cf. *Vita Merlini*, éd. Clarke, v. 555-561:

«Ante domos alias una compone remotam
Qui sex dena decem dabis hostia totque fenestras.
Per quas ignivomum videam cum Venere Phoebum
Inspiciamque polo labentia sydera noctu,
Que me de populo regni ventura docebunt
Totque notatores quae dicam scribere docti
Assint et studeant carmen mandare tabellis».

A la fin de la *Vita*, en parlant de ses prophéties à sa soeur, Merlin mentionne son Livre (v. 1521-2):

«Tene, soror, voluit res precantare futuras,
Spiritus osque meum compecscuit atque libellum».

8. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 112, 13-14, p. 191: «In ore populorum celebrabitur (aprem) et actus ejus cibus erit narrantium.» L'éd. Hammer concorde; je traduis.

9. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 2, 1-8, p. 71: «(...) obtulit Walterus (...) librum vetustissimum qui (...) actus omnium (regum) continue et ex ordine perpulchris orationibus proponebat».

10. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 115, 11-12, p. 194: «Nomine Bruti vocabitur insula et nuncupatio extraneorum peribit.» L'éd. Hammer concorde; je traduis.

C'est par cette petite phrase, insérée dans la deuxième partie des Prophéties où le sens devient difficile à déchiffrer, que Merlin trahit les vaticinations cachées et la recherche des mots de Geoffroi. Il prophétise là la fin de la domination normande et la victoire finale des Brittons, cet événement majeur auquel tendait l'histoire de Geoffroi; pour le faire, il fabrique, à partir des noms, des **nomina** et des **noncupationes**, un résumé de l'histoire de l'île: il évoque la fondation du pouvoir par le nom de Brutus et la défaite des envahisseurs par l'oubli du nom qu'ils donnèrent à l'île. Merlin indiquait, en prophétisant, les mots-clés pour le futur, pour l'histoire à venir; Geoffroi les recueillait et vaticinait à rebours, en écrivant son histoire. Tout se passe comme si une complicité secrète existait entre le prophète et le faiseur de l'histoire, comme s'il y avait, entre les deux, un échange de mots et de propos, échange à la fois obscurci par le temps et éclairci par le travail de Geoffroi, comme si, à travers le grimoire de Walterus, le **liber** et le **britannicus sermo**, on entrevoyait la figure omnisciente de Merlin le prophète. Geoffroi ne l'a jamais dit; cependant, tout ce passe comme si Merlin était l'auteur véritable de l'histoire de l'île, auteur semblable à **deus auctor universalis** et que Geoffroi ne faisait que reprendre et copier ses oeuvres. C'est lui qui, le premier, emprunta le chemin des **nomina aux res**; qui prévint les **nugae** des **fableors** et des **narrantes**; qui, étant par ses dons prophétiques en contact direct avec le Verbe, se porta garant de la vérité de l'histoire. Merlin connaissait bien la Bible, les règles de la rhétorique et les usages des pères: dans la **Vita Merlini**, Isidore de Séville parlait par sa bouche.¹¹ Il connaissait aussi le fond véridique des **nugae**: il prévint, dans la première partie des Prophéties, le règne d'Uter et de son fils Arthur. Il participait à la fois à la culture et à la sauvagerie; c'était le véritable homme des lisières dans lequel les blandices du **scriptorium** se mêlaient aux charmes de la forêt. Il représentait la parfaite jointure, si nécessaire à Geoffroi, entre la culture et la sauvagerie. Quel que pût être l'antécédent celtique de ce prophète, Geoffroi trouva dans sa figure polyvalente, sylvestre et lettrée, un sosie utile, qui le déchargeait du fardeau de faiseur de l'histoire: celui de mimer Dieu.

Les jeunes gens qui, sous l'étroite surveillance du maître vieillissant, étudiaient ses **carmina**, confiaient à l'écrit aussi leur sens; dans l'**Historia regum Britanniae**, le maître, encore enfant, explique lui-même le sens du miracle de deux dragons:

«Je plains le dragon rouge dont l'extermination ne tardera pas; son repère est désormais occupé par le dragon blanc, qui désigne les Saxons, invités par toi. Le dragon rouge signifie cependant le peuple de Bretagne que le blanc opprime.»¹²

dit Merlin à Vortigern occupé à regarder, émerveillé, la lutte de deux dragons dans le **stagnum** souterrain qui empêchait la construction de sa tour. Merlin allait, dans son explication d'historiques temps futurs, de l'observation du fait merveilleux au fait humain. Ce qu'il montra au roi effrayé en faisant drainer le lac souterrain, il le traduisit aussitôt en langage des hommes, en message qui lui permettait de rapprocher la signification de cette lutte cachée des dragons au sort futur des habitants de l'île: devant les hommes ineptes, il réussit à extraire d'une lutte merveilleuse sa **senefiance** historique. Il savait que le merveilleux manifesté préfigurait les faits humains; tout le

11. Pour les emprunts à Isidore dans la **Vita Merlini**, voir l'introduction de Basil Clarke à son édition de cette oeuvre et aussi Faral, op. cit. II, p. 379-380.

12. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 112, 1-4, p. 191: «Vae rubeo draconi, nam exterminatio ejus festinat. Cavernas ipsius occupabit albus draco, qui Saxones quod invitasti significat. Rubeus vero gentes designat Britanniae, quae ab albo oprimetur». L'éd. Hammer concorde; je traduis.

monde le savait, Vortigern aussi puisqu'il en demanda une explication à Merlin. Cependant, il était le seul à détenir le secret de l'interprétation, ces complicités cachées des mondes historiques et merveilleux qui indiquaient le destin des hommes. Doté du pouvoir de voir et d'interpréter qui le rapprochait des grands de l'Eglise et de leurs visions, Merlin détenait aussi les secrets de dire et d'exprimer le vu: il poussait les analogies et les similitudes des merveilles qu'il scrutait jusqu'au bout, jusqu'aux signes, jusqu'à la narration et jusqu'à l'histoire.

Dans son interprétation du secret de la tour croulante, Merlin suivit un ordre assez rigoureux; la **senefiance** qu'il en extrait semble être composée au moins de deux types de vérité. Au roi émerveille il donna tout d'abord une explication littérale, causale:

«Seigneur roi, appelle tes ouvriers; demande-leur de creuser la terre! Au-dessous de la tour il trouveront un lac: voilà ce qui fait crouler ta tour». ¹³

L'indication fut immédiatement vérifiée. Le mystère, toutefois, n'était pas encore résolu. Alors, Merlin fit drainer le lac:

«Vortigern, roi des Brittons, était encore assis lorsque sur les rivages du lac drainé sortirent deux dragons, l'un blanc et autre rouge. Aussitôt qu'ils approchèrent l'un de l'autre, ils commencèrent à se battre durement, en jetant feu et flammes.» ¹⁴

A ce moment, les yeux du roi ne virent plus le lac paisible mais une lutte atroce et dure, qui appelait une interprétation. Le mystère du lac recelait un autre mystère: deux dragons y vivaient. Sollicité par le roi, Merlin entra dans le transe et commença ses prophéties. **Albus draco Saxones significat, rubeus gentem Britanniae designat**: cette identification ne fit qu'entamer les sens multiples de la dracomachie spirituelle. Ces deux noms donnèrent la clé de l'allégorie. Tout au long de ses prophéties, qui suivent immédiatement dans le texte, Merlin continua son interprétation et ajouta à l'explication allégorique les propos moraux, en rappelant les vices et les vertus des races insulaires, et les indices invoquant l'autre vie et le Jugement dernier. ¹⁵

13. *Historia regum Britanniae* éd. Faral, 108, 14-16, p. 188: «Domine mi rex, voca operarios tuos, et jube fodere terram et invenies stagnum sub ea, quod turrin stare non permittit». L'éd. Hammer concorde; je traduis.

14. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 111, 1-4, p. 190: «Sedente itaque Vortigerno, rege Britonum, super ripam exhausti stagni, egressi sunt duo dracones, quorum unus erat albus et alter rubeus. Cumque alter alteri appropinquasset, commiserunt diram pugnam et ignem anhelitu procreabant». L'éd. Hammer concorde; je traduis.

15. Dans la *Vita Merlini*, Merlin lui-même définit la bataille de deux dragons comme une bataille mystique (éd. Clarke, v. 681-683):

«Ilec Vortigerno cecini proliximus ofim
exponendo duum sibi mystica bella draconum
in ripa stagni quando consedimus hausti.» (Je souligne)

Le verbe 'exponere' se réfère, lui-aussi, au travail des exégètes: cf. Conrad de Hirsau, op. cit., p. 17: «Expositores sunt qui mystica scripturae sacrae dicta resoluunt (...)» Pour les propos moraux, cf. 116, 143-144: «Deliciae principes enervabunt et subditi in beluas mutabuntur». Pour les indications du Jugement dernier, cf. par exemple 116, 140-143: «Superveniet leo rugiens, immani feritate timendus. Ter quinque portionem in unum reducet et solus possidebit populum». Tout le chapitre 117 est rempli, comme l'a remarqué Faral (op. cit. II, p. 65) du «tintamare traditionnel des désordres annonciateurs de la fin du monde et du Jugement dernier; la transition à ce thème ultime lui était fournie par les dernières envolées de sa fougue apocalyptique, inspirée d'Isaïe et des menaces célestes proférées contre Babylone et le royaume d'Israël».

Ainsi Merlin fit-il son apparence dans l'*Historia regum Britanniae* en véritable exégète. Il interpréta le mystère de la tour croulante en composant sa *senefiancne* de deux sens principaux: il commença par le sens littéral, en montrant le lac caché et en définissant la cause terrestre, et finit par le sens spirituel en permettant au roi de voir et de comprendre le sens total de la dracomachie. Dans ses Prophéties, il nuança encore plus le sens spirituel et expliqua le sens allégorique, moral et anagogique de cette lutte. Ce devin sylvestre suivit dans son interprétation la règle des quatre sens de l'écriture, qui, justement à cette époque, commençait à être universellement acceptée par les exégètes. Il suivit aussi les hésitations des hommes cultivés qui, à la suite de Bède, ne respectaient pas toujours le même ordre des sens spirituels et les présentaient dans l'ordre que la matière expliquée demandait.¹⁶ Ambrosius, ou Embreis Guletic, de l'*Historia Britonum* n'était pas aussi raffiné; quoique de souche romaine et consulaire, c'était un simple devin dont la connaissance des choses mystiques et l'art de la prophétie étaient plutôt pauvres: en révélant au roi le mystère du *stagnum*, il n'indiqua que vaguement le sens historique de la dracomachie, n'entra pas dans le transe et ne pipa mot sur le glorieux futur arthurien de l'île.¹⁷ En revanche, le Merlin de Geoffroi, qui était d'origine insulaire, portait en lui la connaissance parfaite des choses historiques, mystiques et prophétiques: par sa sagesse, il ressemblait à la *sacra pagina*; par ses dons, il incarnait l'Ancien Testament; par sa descendance, il était liée à l'histoire de l'île. Il semble bien que Geoffroi le voulût ainsi.

Dans le langage que proférait cet exégète sylvestre, les dragons et les sangliers, leurs combats, leurs victoires et leurs défaites indiquaient les relations historiques: à partir de merveilleux faits obscurs, Merlin révélait, à l'aide de l'allégorie, le destin des hommes. Au cours de sa recherche historique, Geoffroi arriva, en remontant la pente de la *derivatio*, à l'exode de la *gens trojana*, à Brutus, à l'oracle de Diane, déesse des forêts, à l'implantation et à la colonisation de l'île, bref, aux *res gestae*. Et Merlin et Geoffroi allèrent, suivant les secrets des mots ou les sens cachés de *mirabilia*, des relations abstraites, soupçonnées dans l'épaisseur d'un mot ou derrière un fait dont la signification paraissait obscure, aux hommes concrets et à leurs destins. Le nom de Bretagne recclait une relation entre le Brutus troyen et le terroir insulaire qui, traduite dans le langage, renvoyait à la lutte du héros pour sa nouvelle patrie et à la mémoire

16. La règle canonique des quatre sens de l'Écriture se trouve expliquée le plus clairement dans le *Prologue à la glose ordinaire* de Nicolas de Lyre (P.L. 113, col. 28CD in De Lubac, op. cit., p. 24): «Secundum igitur primam significationem, quae est per voces, accipitur sensus litteralis, vel historicus; secundum vero aliam significationem, quae est per ipsas res, accipitur sensus mysticus, seu spiritualis qui est triplex in generali: quia si res significata per voces referatur ad significandum ea quae sunt in nova lege credenda, sic accipitur sensus allegoricus; si autem referantur ad significandum ea quae sunt speranda in beatitudine futura, sic est sensus anagogicus...». Ce texte date de 1330; les exégètes observaient, depuis déjà des siècles, cette règle mais pas toujours dans le même ordre. Bien sûr, ce qu'interprète Merlin n'est pas la *sacra pagina* mais un événement, un signe ou une histoire, qui, eux-aussi, étaient l'oeuvre de Dieu et liés indissolublement au grand Livre, qui, enfin, appartenaient au grimoire, son double terrestre. En délimitant la cause littérale de la cause spirituelle ou mystique et en ne respectant pas l'ordre des sens mystiques (les Prophéties les mélangent bien que les indications anagogiques, appartenant au Jugement dernier et à l'avant-goût de la *beatitudo* ou *maledictio futura*, soient mises à la fin) Merlin se rangeait du côté de la *quadriformis ecclesiastica traditio* qui, à la suite de Bède, mélangait les sens spirituels; il s'agissait, en plus, d'une pratique courante parmi les exégètes de l'île. Voir De Lubac, op. cit., 147.

17. Cf. *Historia Britonum*, éd. Faral, p. 32.

qu'il avait voulue laisser aux générations futures; la matrice abstraite du destin d'un peuple, repérée par le prophète dans un fait merveilleux, fut aussitôt revêtue du manteau allégorique. Le chemin des **nomina** aux **res gestae** menait à une narration qui, puisque c'était une histoire, traitait des hommes; le chemin des **mirabilia** à la **senefiance** aboutissait, lui-aussi, à une narration qui, puisque c'était une allégorie et une prophétie, préfigurait le destin des hommes. L'**Historia regum Britanniae** et les Prophéties étaient complémentaires: toutes les deux aboutissaient à l'homme, toutes les deux faisaient preuve d'un effort anthropomorphe. Merlin le prophète et Geoffroi le faiseur de l'histoire partirent tous les deux d'abstractions mystérieuses, repérées à vif, dans l'innommable mélange de la vie et dans le merveilleux; ils aboutirent, l'un pour le futur et l'autre pour le passé, à l'**actus** des hommes; ils le rendirent connaissable et compréhensible parce qu'il en firent une narration, une suite d'événements. Passer des abstractions aux anthropomorphismes, arranger les déductions pour qu'elles puissent justifier la narration, fut, semble-t-il, la première tâche de ces deux chercheurs dans l'élaboration de l'histoire du terroir. Mais, pour justifier son effort anthropomorphe, Geoffroi le doubla de celui de Merlin. L'exégète sylvestre, doué de la connaissance des choses futures, devint garant des déductions du faiseur de l'histoire. Geoffroi narrait l'histoire des habitants de l'île; Merlin peignait les causes célestes de leurs destins.

Geoffroi prenait soin d'indiquer, entre les règnes qu'il narrait, les événements importants du reste du monde. Il établissait ainsi les correspondances entre l'histoire connue de tous les lettrés et son propre **historia** dont il révélait le contenu, jusqu'alors inconnu. La première partie de l'**Historia regum Britanniae** est truffée de synchronismes, de ces ponts jetés entre la Judée, la Grèce, l'Italie et la Bretagne dont la puissance venait justement de naître, entre la grande histoire et son humble terroir. Avec Merlin, il s'emparait d'une voix distincte, venue du passé insulaire, appartenant à la fois au terroir et à Dieu; en même temps il cessait tacitement de situer, à l'aide de synchronismes, les événements qu'il narrait par rapport à la grande histoire. Peut-être le calcul qu'il effectua à partir des chroniques d'Isidore et de Bède lui parut-il trop compliqué; peut-être, n'arriva-t-il pas à maîtriser les ramifications de cette matière devenue riche et rebelle¹⁸; le plus vraisemblable est qu'avec le temps il ne sentit plus la nécessité des synchronismes: juste avant les règnes d'Uter et d'Arthur, au moment où Merlin finissait ses prophéties, l'alliage avait pris et ces hommes sortis des noms devinrent capables de porter tout seuls la véracité de leur sort, au moins en apparence. Le dernier synchronisme, repris, semble-t-il, d'Isidore, se rattache à des prophéties bibliques et à la fondation de Rome:

«En ce temps Isaïe et Oséa prophétisaient et Rome fut fondée, le XIe jour des calendes de mai, par les deux frères jumeaux, Romulus et Rémus.»¹⁹

La fondation de la grande ville et les prédictions de l'Ancien Testament correspondaient dans le temps, selon Geoffroi, aux événements tumultueux qui agitèrent l'île pendant le règne de Leir, le trop fameux Lear des tragédies de Shakespeare; cette

18. Sur les sources des synchronismes de Geoffroi, voir Faral, op. cit. II, p. 113-115.

19. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 32, 33-34, p. 106: «Tunc Ysaïas et Osce prophetabant et Roma condita est, XI Kalendas maii, a geminis fratribus, Remo et Romulo». L'éd. Hammer ajoute: «expletis itaque annis ab origine mundi 4347, anno autem ab excidio Trojae 429, secundum Papiam. Nota ibi de ejus fundatoribus quod fuerunt Troiani, secundum Salustium» (p. 52). Je traduis.

indication clôt la partie de l'*Historia regum Britanniae* où les événements libérés de mots s'appuyaient sur les grands textes historiographiques. Geoffroi ne rapporta depuis que quelques événements d'importance universelle: la date de la naissance de Christ et les errances de Saint Pierre et de Saint Marc.²⁰ Car, quelques centaines d'années après Leir, la Bretagne entra en contact avec le monde environnant: Belinus et Brennius, qui, comme l'affirmait Geoffroi, étaient Brittons, ravagèrent Rome; les Romains vinrent, sous Jules César, en Bretagne; cette expédition, et la longue occupation qui la suivit, laisserent des traces dans de nombreuses inscriptions et dans les livres d'histoire que les lettrés connaissaient et étudiaient. C'étaient les meilleures preuves qu'on puisse imaginer. Ainsi Geoffroi commença-t-il à bâtir son édifice chronologique à l'aide de synchronismes d'Isidore et de Bède; puis, quand il passa aux luttes avec les Romains, leurs illustres noms témoignèrent pour lui; enfin, quand les textes se turent, quand il resta seul avec les *nugae*, il introduisit son Merlin qui, par ses capacités de voyant et par sa science d'interprétation, garantissait, tel un témoin idéal, la véracité de sa narration. En assumant la tâche d'écrire la vie et les prophéties de ce devin, Geoffroi érigeait lui-même les fondements sur lesquels son *Historia* prenait appui. C'est pour cela qu'il revêtit Merlin de cette particulière parure exégétique et biblique: entre autres choses, les prophéties servirent de vague synchronisme universel. Merlin participait à la fois à la science du Verbe divin et aux balbutiements terrestres: la nourriture des *narrantes*, ces *nugae* délirantes, se transformèrent, dans cette bouche sylvestre d'où s'exhalait une légère odeur de sainteté, en phrases-témoignages qui bâtissaient seuls l'édifice allégorique et chronologique. Merlin permit à Geoffroi de mesurer seul, dans les moments les plus brillants de son île, le temps de l'histoire.

Ainsi, Merlin et ses prophéties ne doivent-ils leur présence dans l'*Historia regum Britanniae* uniquement à Alexandre de Lincoln et à leur popularité. Les allures chrétiennes que Geoffroi fit prendre à ce devin des bois et les sens multiples dont il sut enrichir ses prophéties sont le fruit de son raisonnement de faiseur de l'histoire; ils font partie de sa logique et de sa stratégie de légers écarts vraisemblables; ils naissent de son besoin constant de preuves. Comme il ne pouvait pas voir ce qu'il décrivait et comme il manquait de preuves, Geoffroi résolut de fortifier la vérité de sa narration en mimant la *visio secundum spiritum*, ce don que possédaient les prophètes et les saints; cette *visio* pouvait le rapprocher le plus de la poétique divine de l'histoire. Geoffroi n'était par un saint ou un bienheureux et il n'avait pas de dons prophétiques; il ne pouvait pas fournir des preuves décisives. Mais un personnage sorti des bois ou de l'illustre passé romain, dont la geste était connue de tout le monde, ressemblait quelque peu à un prophète; Geoffroi s'empara de lui, fabriqua Merlin le prophète et se procura un sosie qui le déchargeait de son fardeau dangereux; Merlin apportait, avec ses prophéties, des preuves irréfutables de vérité. Pour que ces preuves fussent vraiment irréfutables, Merlin devint exégète et faiseur de livres; Geoffroi poussa le plus loin possible ses

20. Cf. *Historia regum Britanniae*, éd. Faral, 64, 10-13, p. 138, pour la naissance de Christ: «In diebus illis natus est dominus noster Jhesus Christus, cujus pretioso sanguine redemptus est humanum genus, quod ante acto tempore daemonum catena obligabatur». L'éd. Hammer donne une version plus courte de ce texte mais ayant le même sens. Pour Saint Pierre et Saint Marc, op. cit., 68, 20-24, p. 141: «Eodem tempore Petrus apostolus Antiochenam ecclesiam fundavit Romamque deinde veniens tenuit ibidem episcopatum mystique Marcum evangelistam in Aegyptum praedicare evangelium quod scripserat.» L'éd. Hammer omet Saint Marc.

capacités et le fit, une douzaine d'années après, surveiller dans la *Vita Merlini* la mise en écrit de ses *carmina* qui contenaient l'avenir aussi bien que le passé des habitants de l'île. Une complicité voulue se créa immédiatement entre l'aveugle faiseur de l'histoire et son clairvoyant sosie, entre le vieux livre des prophéties de Merlin et le nouveau livre de l'histoire que traduisit Geoffroi. Le vieux livre représentait la forêt allégorique, l'obscurité d'où émergeait le brillant Arthur; ce texte était comme une préfiguration prophétique du parachèvement de l'histoire brittonne; entre les deux livres une concordance, une tension s'établissait et elle donnait à la narration de Geoffroi sa propre durée, sa propre chronologie et son propre sens historiques. En insérant les oeuvres de Merlin dans sa narration, Geoffroi fit asseoir la vérité de son *historia* sur les fondements des prophéties. Ses contemporains étaient accoutumés à ce genre de rapports: ses amis, ses complices, son public et lui-même ne voyaient pas le sens de l'histoire qu'à travers les deux Testaments.²¹

Merlin confirmait ainsi le faiseur de l'histoire dans son rôle nouveau qui n'était plus celui, ancillaire, d'un serviteur de l'histoire sainte mais celui d'un participant au passé et à la vision qui en donne le sens, d'un émule du Verbe et d'un parfait connaisseur de la poétique divine de l'histoire, qui n'avait pas besoin de ses yeux pour voir clair puisqu'il voyait avec ses yeux internes mieux et plus distinctement que les autres qui voyaient avec les yeux de la chair. Prophète qui vaticinait d'après les mots, prophète à rebours, le faiseur de l'histoire se cacha derrière un autre, qui, d'après les *mirabilia*, prophétisait vers el futur et qui devint son meilleur témoin; il réunit ainsi la tradition antique de l'enquête historique, vivifiée par les plus grands historiens de son temps, avec la tradition du témoignage biblique. Merlin était pour lui le lieu de naissance du verbe historique, son *locus* originel.

En combinant, d'une façon très inattendue il est vrai, sa recherche étymologique et les témoignages prophétiques de Merlin, le faiseur de l'histoire ne faisait que suivre les leçons sur l'historiographie de Saint Isidore dont la sagesse et le savoir lui avaient plusieurs fois déjà ouvert les yeux.²² Curieusement, tout ce vaste échafaudage biblique et exégétique servit plus à légitimer l'innommable mélange de la vie et à affirmer l'indépendance d l'histoire qu'à glorifier l'histoire sainte et les *auctoritates* qui n'avaient rien dit sur les illustres rois de son île.

21. Sur les rapports entre les deux Testaments voir De Lubac, op. cit., p. 304-319 et aussi p. 324: «(...) les prophéties et les écritures sont éclairées par leur accomplissement même – et elles ne pouvaient l'être autrement».

22. Sur la conception isidorienne de l'histoire, voir J. Fontaine, op. cit. I, p. 182: «Sa conception du travail de l'historien s'inspire ainsi du 'témoignage' des 'évangélistes' autant que de la tradition classique des 'enquêtes' d'Hérodote», et, aussi, p. 183: «Il voit en elle (en histoire) dans la mesure où elle consiste en 'faits vrais, qui se sont produits', un instrument de culture susceptible de garder sa valeur autonome dans le cadre de la culture chrétienne.»

KRČEVINE GALFRIDA IZ MONMOUTHIA III

Nakon što je u prethodnim brojevima opisao historiografsku koncepciju Galfridovu i epistemološke pretpostavke njegova istraživanja, u ovom dijelu autor analizira stavove i diskurzivne strategije tog povjesničara, navlastito njegovu retoričku i etimološku koncepciju istraživanja, te njegov postupak vlastitog opravdavanja.